

# FIGARO ILLUSTRÉ



Rixenway Knight



# PHOSPHATINE FALIÈRES

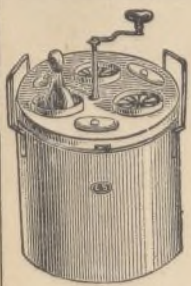


## La Phosphatine Falières

**EST L'ALIMENT LE PLUS AGRÉABLE ET LE PLUS RECOMMANDÉ**  
pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance.

*Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.*

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHARMACIENS



## GLACIÈRE DES CHATEAUX

ET DES CAMPAGNES

Produit en 10 minutes de 500 grammes à 8 kilos de glace ou des Glaces, Sorbets, etc., par un sel inoffensif.

J. SCHALLER, 332, Rue Saint-Honoré, PARIS

PROSPECTUS FRANCO

**C<sup>ie</sup> Coloniale**  
**CHOCOLATS**

DE  
**QUALITÉ SUPÉRIEURE**

**THÉ** QUALITÉ UNIQUE (QUALITÉ SUPÉRIEURE)  
Composée exclusivement des meilleures sortes de Thés noirs de Chine

La Boîte de 300 gr... 6 fr. — La Boîte de 150 gr... 3 fr.

Entrepôt général : Avenue de l'Opéra, 19, Paris  
DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

**Bi-Métal**  
Maison de Vente  
30 Boul' des Capucines

**CUivre & ARGENT PUR**  
Usine  
à Moncey  
(Doubs)

Objets  
de Table  
de Cuisine  
de Toilette &c.





# FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE :  
Au Figaro, 26, Rue Drouot.

Mai 1897

DIRECTION ET RÉDACTION :  
24, Boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

LES CROQUIS DU MOIS, par LUTÉCIUS et TRIANON.

LES LIVRES, par T. G.

L'EXPÉDITION DE SYRIE (1799), extrait des Mémoires du capitaine FRANÇOIS. Illustrations en couleurs de ALFRED PARIS.

LE BARON DE LA FLIBUSTE, nouvelle, par PAUL PERRET, illustrations en couleurs de LUCIEN MÉTIVET.

LE MAHARAJAH DE KAPURTHALA, par C. MERTENS, illustrations photographiques instantanées.

L'HOTEL DE LA BRIGADE, par TANCRÈDE MARTEL, illustrations de FERDINAND BAC.

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE EN COULEURS

BOUDERIE, par HOLYOAKE (double prime).

COUVERTURE :

LES PAVOTS, par RIDGWAY KNIGHT.



28 avril 1897.

**B**ien dénué de mansuétude, ce mois pascal qui nous ramène aux pieux souvenirs de notre enfance en même temps qu'il devrait nous apporter, dans sa corbeille fleurie, les premières et aimables attestations du printemps : les lilas, les chapeaux clairs, les ballades à bicyclettes, les chasses à la violette dans les bois de Saint-Cloud, les Salons de peinture et les asperges. Hélas ! combien de déceptions ! Les lilas inclinent tristement leurs thyrses sous la pluie continue ou roussissent sous le hâle ; les giboulées maculent irrémédiablement les fleurs et les

plumes des fraîches coiffures ; la boue des chaussées a bien vite raison des pneus qu'elle embourbe... Les hommes sont tristes, les femmes nerveuses, c'est là le printemps de 1897 !

Déceptions de la vie, dont souffrent surtout les jeunes, déceptions plus ou moins dures, suivant que l'humanité traverse des années grasses ou des années maigres. Je crains que nous ne nous trouvions, en ce moment, dans la période maigre : c'est un fait d'observation presque banal que les années qui précèdent les expositions universelles constituent des périodes d'attente : le Parisien suppose l'augmentation de 25 pour cent que subiront tous les objets de consommation pendant cette grande année — augmentation qui se prorogera, d'ailleurs, après la clôture de la fête pour ne plus disparaître ; — il restreint dès aujourd'hui ses dépenses afin d'accumuler une réserve qui lui permettra de doubler ce cap pénible. L'étranger, qui constitue aujourd'hui la principale ressource du commerce parisien, ajourne, tout naturellement, jusqu'à l'année de l'exposition, l'époque où il viendra éblouir de son faste la capitale, y déverser ses dollars ou ses piastres et y étaler ses prodigieuses élégances. Ajoutez à cela les désastreuses intempéries qui diminueront de moitié au moins, pour cette année, les revenus de ceux qui vivent de leurs terres ; les inquiétudes de la politique extérieure, tellement obscure que personne n'y comprend rien, pas même ceux qui sont censés la diriger ; songez que nous aurons, l'année prochaine, des élections générales à l'occasion desquelles le parti socialiste se prépare à livrer un terrible assaut, et vous admettez bien que les gens qui pensent soient quelque peu soucieux... Mais tout le monde ne songe pas à ces sombres avenir. La masse jouit du présent, le prend et l'accepte tel qu'il est et, n'ayant point

connu d'autres joies — celles que chantent les vieux — se trouve parfaitement heureuse. Que ceux-là nous excusent de les troubler.

A côté de la vraie piété qui s'est manifestée à cet anniversaire douloureux de la Passion en remplissant depuis le Jeudi-Saint jusqu'au jour de Pâques les églises d'une foule de fidèles sans cesse renouvelée ; à côté de ces manifestations, nous avons eu celles d'une singulière religiosité, celles de gens peu familiarisés avec le bon Dieu, la Sainte-Vierge et Notre-Seigneur Jésus-Christ, ou qui peut-être les ont perdus de vue, et cependant désireux de faire ou de renouer connaissance avec Eux, mais en évitant de recourir aux curés. Des directeurs de théâtre, gens avisés, leur ont donné satisfaction et, sur un certain nombre de scènes — de celles que n'avait pas fermées le Vendredi-Saint — se sont déroulés des drames bibliques, dont le plus intéressant a été, sans contredit, la *Samaritaine*, de M. Edmond Rostand, jouée à la Renaissance par Sarah Bernhardt. Sarah, obéissant à un sentiment de pudeur qui l'honore, n'a pas demandé à l'auteur de lui créer le rôle de Vierge Marie : elle s'est contentée de représenter la Samaritaine, ce qui lui a permis de se mettre en relation avec Jésus-Christ, incarné dans la personne de M. Brémont.

De bons catholiques se sont indignés de voir un comédien, maquillé à l'image de Notre-Seigneur, débiter, dans les attitudes enseignées au Conservatoire du faubourg Poissonnière, des paroles qu'on chercherait vainement dans le texte véridique des quatre Evangiles. Cela est, positivement, sacrilège et je crois que si M. Rostand, M. Brémont-Jésus-Christ, Sarah Bernhardt et leurs partenaires avaient tenté cette aventure il y a quatre ou cinq siècles, ils eussent connu les horreurs du bûcher et du préalable écartèlement. Mais les mœurs se sont adoucies singulièrement. Le clergé lui-même joue la comédie : il est bien obligé d'être indulgent aux comédiens !

Cette période de ferveur religieuse, plus ou moins sincère, était mal choisie par Mistress Clara Ward, épouse divorcée du prince de Chimay et amie du tzigane Rigo, pour se livrer à l'exhibition publique des élégances de son beau corps, moulé dans l'impalpable et souple pellicule d'un maillot couleur de chair.

Il ne manque assurément pas de créatures qui en montrent tout autant, et même davantage que ce qu'aurait montré l'ex-princesse. Mais ces filles ne sont que des corps, impersonnels pour ainsi dire, des formes, des apparences plastiques : on est porté à penser qu'elles n'ont reçu, depuis leur plus tendre enfance aucune notion de pudeur et que la pénurie de leur intelligence les réduit à ce simple rôle de statues animées. On les admire, mais on les plaint aussi et on les excuse. Il n'en va pas de même d'une femme qui possède tous les dons de la fortune, de l'instruction, de l'éducation ; qui a occupé dans la société un rang enviable et qui, sans autre motif qu'une fantaisie malade,





s'est fait l'auteur de sa propre déchéance. Et le dégoût public s'est énergiquement manifesté non seulement parmi les gens d'un monde où elle fut reine pendant quelque temps, mais aussi dans les milieux populaires qu'on aurait cependant supposé devoir se réjouir au spectacle de l'avilissement d'une femme de la « haute ».

Heureusement cette exhibition n'a pas eu lieu : la veille du jour indiqué pour ces singuliers débuts, qui eût été le Jeudi-Saint, M. le Préfet de police a si sagement sermonné la dame qu'elle a renoncé à son projet, rompu son engagement, emballé son maillot et est partie pour Nice. Le préfet de police pouvait l'expulser simplement, en sa qualité d'étrangère ; il a préféré faire les choses galamment, ce n'est pas nous qui le lui reprocherons.

Le macabre concert donné pendant la semaine sainte dans les Catacombes et organisé par le professeur Poirier, brillant chirurgien



particulièrement aimé des dames, n'a pas eu une bonne presse : ce sont des joyusetés de carabins qui ne supportent pas la publicité. La Sainte-Inquisition et même le majestueux Louis-le-Quatorzième ont fait brûler et pendre des gens pour de moindres méfaits : je ne demande pas le retour à ces procédés rigoureux, mais on ne permettra de dire que, lorsqu'on se livre à de pareils divertissements, il convient de fermer la porte et de pousser le verrou, afin d'éviter la dangereuse immixtion des reporters.

Un groupe de directeurs de théâtres s'est ému de la vogue que le snobisme parisien accorde en ce moment aux divers tréteaux dressés sur la Butte-Montmartre. Ils ont dénoncé à la police et à la direction des Beaux-Arts, l'immoralité qui règne dans ces établissements. La police les a écoutés d'une oreille sceptique, car elle n'est pas ennemie d'une douce pornographie lorsque celle-ci ne s'exerce pas extérieurement et ne trouble pas la circulation. Elle s'est offerte à installer dans chaque établissement suspect, comme contrôleur de la moralité, un gardien de la paix, choisi parmi les plus lettrés et les plus raffinés des brigades de réserve.

D'autre part, M. Bérenger, le fameux Père La Pudeur, objet traditionnel des sarcasmes montmartrois, a fait retentir de ses doléances la tribune du Sénat, si bien que le ministère s'est cru obligé de mobiliser les censeurs — car il y a toujours des censeurs, quoique depuis vingt-cinq ans nous jouissions des bienfaits illimités de la liberté. — Ceux-ci ont gravi la rue Pigalle, se sont beaucoup amusés aux obscénités des Tréteaux et se sont bornés à couper quelques couplets où l'on s'était permis de « blaguer » M. Félix Faure et son auguste famille.

La morale de

ceci c'est que MM. les Directeurs n'ont qu'à donner au public de très bonnes pièces, à diminuer leurs prix, et à réduire les entr'actes de façon à ce qu'ils ne dépassent en longueur le temps pendant lequel le rideau est levé. Aller au théâtre ne sera plus une corvée mais un délassement.

Les vernissages des deux Salons ont eu lieu à leur date et l'affluence coutumière ne leur a point manqué. Grâce à cette cohue mondaine le vocable « vernissage » a perdu sa signification primitive et ce serait un phénomène inouï qu'un peintre eût l'idée de grimper, ce

jour-là, sur une échelle et d'enduire sérieusement son tableau de la mixture destinée à le faire reluire : il se couvrirait lui-même de ridicule.

Le changement de disposition des salles, nécessité par la démolition déjà commencée du Palais de l'Industrie, a quelque peu dérouté le public. L'affluence sera vraisemblablement très grande cette année : chacun voudra dire un dernier adieu à ce pauvre Palais, condamné à mort par l'impitoyable Picard, le tyran taciturne et géométrique de l'Exposition de 1900.

Le Salon du Champ de Mars, très brillant cette année, est attristé par l'absence d'œuvres de Puvis de Chavannes : le grand et bon peintre, malade, n'a pu terminer le panneau destiné à son Exposition.

M. le Président de la République, absent de Paris pour cause de tournée patriotique en Vendée, s'était fait représenter au vernissage du Champ de Mars par Madame son épouse et sa charmante fille : Elles ont été reçues avec un cérémonial qui rappelle les époques les plus néfastes de la monarchie : les grands maîtres de la peinture ont arrondi devant elles leurs plus humbles courbettes, en échange desquelles Madame Félix Faure leur a distribué les éloges les plus judicieux. On se croyait véritablement revenu aux beaux jours de l'Impératrice Eugénie !

Moins heureux que leurs collègues, chevaux, peintres et sculpteurs, les bœufs ont été déportés au Champ de Mars par l'omnipotent Picard,

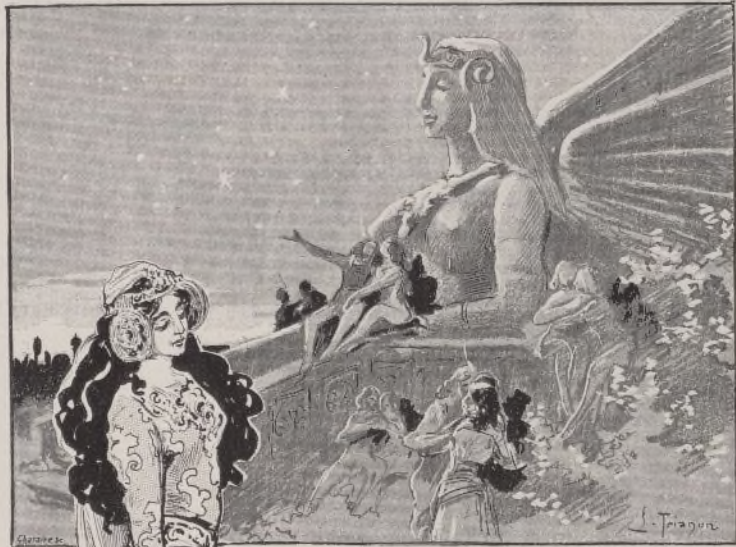
déjà nommé, qui a installé le Concours agricole dans la galerie des Machines. Ce fut une amère déception, un triste dépaysement, car, dans les potins d'étable et de bergerie, échangés pendant les longues journées d'hiver, les jeunes aimaient à entendre les vieux raconter leur séjour à Paris dans les Champs - Elysées, au Palais de l'Industrie, et les caresses des jolies Parisiennes, les étonnements des bébés, les félicitations sententieuses des hommes politiques. Tandis que, au Champ de Mars, c'est l'exil !



Tandis que le monde s'agite, les uns courant à leurs affaires, les autres à leur plaisir, le juge Le Poittevin continue ses fouilles dans







l'insondable abîme du Panama. De chaque liasse qu'il éventre s'échappe une nuée de papillons malsains, prompts à s'envoler: tant pis pour ceux qui resteront dans le filet!

Le public est, d'ailleurs, aujourd'hui, devenu complètement indifférent à la solution de cette instruction: son opinion est faite: il est persuadé qu'on ne lui dira jamais la vérité, que les vrais corrompus ne seront jamais dévoilés: il ne souhaite plus qu'une chose: c'est qu'on le débarrasse de ce cauchemar, de M. Le Poittevin et de ce vieux farceur d'Arton.

Deux hommes d'esprit, lettrés et ingénieux, MM. Emile Moreau et Albert Carré, deux musiciens délicats et savants, MM. André Messager et Xavier Leroux, se sont associés pour réaliser une louable conception: ils ont voulu créer une féerie qui fût autre chose que l'éternel « Pied de Mouton » qui, depuis bientôt cent ans reparait sous divers travestissements et affublé de noms différents dans les théâtres adonnés à ce genre. Ces quatre auteurs ont eu la bonne fortune de rencontrer un directeur, M. Baduel, qui a mis à leur disposition d'excellents interprètes, et, ce qui est encore plus louable, les centaines de mille francs exigés par une splendide mise en scène.

Au début des représentations de la *Montagne enchantée* le public s'est montré un peu dépaycé: il ne retrouvait plus son « Riquet à la

Houpe » ni ses « Sept Châteaux du Diable ». Et cependant les auteurs avaient fait quelques lâches concessions à la routine en intercalant dans leur œuvre un certain nombre de pitreries traditionnelles. Néanmoins, je suis persuadé que la *Montagne enchantée* s'imposera, comme s'est imposé à l'Opéra le drame lyrique de Richard Wagner. On sourira peut-être de cette comparaison: mais, au fond, les opéras de Wagner ne sont-ils pas des féeries, souvent puériles, dans leur grossière mythologie? L'interprétation de la *Montagne enchantée* est tout à fait hors ligne; Jane Hading a assumé un rôle écrasant, celui de la Sultane Azitaré, ennemie de l'amour, dont elle devient la victime: Elle y est admirable et troublante, d'attitudes, de cruauté et de passion.

✱

M. le Ministre de l'Instruction publique, approuvant un rapport de M. Roujon, a autorisé l'admission des femmes aux cours de l'Ecole des Beaux-Arts. C'est une victoire du féminisme dont les bons esprits ne se réjouiront guère et qui ne sera peut-être pas, pour les femmes, aussi profitable qu'elles se l'imaginent. L'homme qui vit de son travail tolère bien, par politesse et par égard pour sa faiblesse, la femme qui



vient glaner sur son terrain ou bien y cultiver timidement quelques fleurs; mais lorsqu'elle tentera de s'en approprier un lopin, d'y semer et d'y récolter au détriment de l'homme, elle s'exposera à subir les impitoyables conditions du « struggle for life », avec leurs amertumes et leurs déceptions. Ces dames et ces demoiselles agiront donc sagement en se montrant modeste et en n'encombrant pas l'école: d'ailleurs une série de dispositions assez sévères et compliquées en protégeront l'entrée.

LUTÉCIUS.

## Les Livres

Ce titre de *Les Deux Rives* donné par Fernand Vandérem à son récent roman, n'est point un titre symbolique: il s'agit tout simplement de la rive droite et de la rive gauche de la Seine, deux pays dont les Parisiens connaissent bien la dissemblance, très curieusement décrite et analysée par F. Vandérem. Sur la rive gauche, la science, le travail; des mœurs provinciales, des femmes et des filles presque ridicules à force de simplicité et d'austérité: et c'est cette citadelle du haut savoir que cherche à envahir la population bigarrée, tumultueuse de la rive droite, jolies américaines, belles juives, femmes de financiers ardentes au plaisir, et qui veulent s'offrir le caprice de voir de près un savant. Vandérem, — il faut l'en féliciter hautement, — défend la science et son domaine de probité contre cette malsaine intrusion. Une action très dramatique, très aiguë sert de charpente à ce roman, à propos duquel on a, sans que personne y trouve à redire, rappelé le nom de Balzac.

Dans le *Carillonneur* de Georges Rodenbach les lecteurs du *Figaro Illustré* retrouveront cette énigmatique Godelieve que leur a montré le *Lac d'Amour*, publié ici même. Godelieve a épousé le carillonneur de Bruges, étrange artiste et, dans le roman de leur existence intervient la personnalité du Beffroi et des cloches auxquelles l'auteur a su donner une âme; le style et le vocabulaire de Georges Rodenbach se ressentent visiblement de ses origines flamandes, mais il a souvent à exprimer des choses si ténues et si impalpables qu'on lui pardonne aisément de chercher ses mots et ses tours de phrase en dehors du français de Voltaire.

Tandis que Rodenbach fait intervenir Bruges et son Beffroi dans les amours de son Carillonneur et leur donne l'importance de personnages vivants; que Edouard Rod, dans « *Là-Haut* », fait parler ses chères Alpes, les Pyrénées trouvent aussi leur psychologue dans Emile Pouillon. Dans son nouveau roman *l'Image*, une exquise affabulation, très tendre, toute de passions contenues et de demi-teintes, se déroule dans le décor des grands paysages pyrénéens alternant avec des silhouettes de la ville de Toulouse admirablement découpées. *L'Image* est l'œuvre d'un écrivain entièrement maître de son art.

Des sévères et abrupts paysages pyrénéens, nous passons avec Jean Rameau dans la plantureuse Chalosse dont les coteaux ondulés relient la montagne aux landes de la Gascogne. La vie y est douce, et l'on n'y rencontre guère que des gens de bonne humeur; on en peut juger par cette série de récits ou de contes, très vivants, dont le plus important:

*La Demoiselle à l'Ombrelle mauve* donne son nom au nouveau volume publié par Jean Rameau chez Ollendorff.

Quel amusant goût de terroir, dans *La Rue Saint-Jean et le Moulin*, de Georges Beaume; combien l'auteur aime ses bonshommes et ses bonnes femmes des bourgades du Languedoc: il les connaît, les tutoie, les hèle à travers les rues de Pézenas: « Adieu, Faberotte (pour: bonjour). Té! Eh bé! pécaïré! » Ils sont vraiment sympathiques, ces jeunes lettrés qui gardent si naïvement l'amour de leur pays natal et s'en font les apôtres, ne connaissant rien de plus beau que leur patrie ensoleillée.

Ce mois bibliographique m'apporte de nombreuses « tranches de vie » qui se superposent sur ma table. « Les lois imposées au romancier par les diverses esthétiques se ramènent, en définitive, à une seule: donner une impression personnelle de la vie. » C'est Paul Bourget qui a émis cet axiome, bien imprudent, car il incite nombre de gens à raconter, très sincèrement, des événements parfaitement insignifiants pour le public, mais qui leur semblent du plus haut intérêt, parce qu'ils en ont été les acteurs ou les témoins: ils croient accomplir un sacerdoce et apporter à la littérature une contribution documentaire. C'est ainsi que M. Martin-Vidaud, dans *Les Deux Amours de Jean Seguin*, nous initie aux peines de cœur d'un facteur rural: cette catégorie de modestes fonctionnaires est assurément intéressante, mais je me demande comment les hautes envolées de l'amour peuvent se combiner avec la régularité de leur service.

Tranche de vie, aussi, *Les Hobereaux* de M. Louis Trottignon, minutieuse description de passions, de haines, de jalousies puériles qui ne donnent ni l'impression du comique ni celle du dramatique.

*Madame Victoire* est une de ces femmes altières, fières de leur race, implacables dans leurs haines, infiniment tendres dans leurs amours; un de ces caractères que Paul Perret excelle à faire vivre; il en a pris sans doute le modèle chez les rudes Bretonnes, ses compatriotes. L'intérêt qui se dégage de ses personnages et de leurs actes s'accroît de la très précise description des milieux où ils évoluent. Et, dans ce roman, le décor et les accessoires doublent l'intérêt de l'intrigue qui se développe entre le commencement de l'Empire et le retour de l'île d'Elbe. Toilettes, uniformes, intimes détails de mœurs, particularités de langage, d'attitudes et de psychologie, tout y est, et donne au livre une singulière intensité.

*Armelle et Claude*, deux singuliers personnages que nous présente Maurice Leblanc, et qui me semblent fortement atteints d'esthétisme. Armelle est une jeune personne à qui son père a concédé une somme considérable de liberté, si considérable qu'elle peut aller se promener à travers la France avec M. Claude; ils admirent les monuments, les phases du soleil et de la lune; se racontent leur caractère... C'est seulement à la page 156 du roman — qui en compte 250 — que les deux voyageurs se décident à se poser « l'insoluble question de leurs



rapports ». Mais dans ce singulier duo, un des deux personnages triche : c'est la femme — naturellement — qui avait résolu la question depuis longtemps avec un petit jeune homme. Claude s'en aperçoit, comme à travers un rêve, mais Armelle lui persuade qu'il se trompe. Et cela finit par un mariage indéfini et vague, au cours duquel les deux amants se rendent bien compte qu'ils s'ennuieront beaucoup.

Madame Alphonse Daudet est allée à Londres, il y a deux ans, avec son mari : elle a été frappée de la différence profonde qui sépare la vie londonienne de la vie parisienne, et avec une sincérité toute française, elle nous fait part de ses étonnements dans ses *Notes sur Londres*. La simplicité du récit et la fraîcheur des impressions constituent le principal charme de ce volume que complètent de spirituels croquis de Henri Lanos. Pour Madame Alphonse Daudet l'éditeur Eugène Fasquelle a inauguré une nouvelle collection dite « Collection Parisienne » de format minime et dont la couverture, imprimée sur du vieux papier de tenture velouté à tonalités éteintes, est une véritable trouvaille !

*L'Une ou l'Autre* de M. Henri Maisonneuve présente des situations émouvantes, des caractères bien dessinés ; les personnages du roman sont sympathiques, le style en est simple et agréable de descriptions de Paris et de l'Auvergne. C'est une œuvre que tout le monde peut lire.

*L'Assaut*, de Michel Noë, met en scène un prêtre en proie à une terrible passion — ou, plutôt, victime d'une perfide séduction — mais qui sort vainqueur de la lutte. Le sujet était scabreux, mais l'auteur a évité les écueils : son œuvre est celle d'un lettré en même temps que celle d'un homme qui comprend et excuse les faiblesses du cœur.

*La Juive Errante* est une œuvre posthume et apocalyptique de Léon Cladel qui nous raconte — avec quel tumulte et quelles intenses digressions ! — la vie d'une grande comédienne. Ce n'est cependant pas « un roman à clef » dans le sens qu'on attache à ces mots ; mais il n'en est pas plus clair pour cela, du moins pour le vulgaire public qui n'est pas initié aux allures toutes particulières de ce chef d'école.

Le *Au Pays Malgache* d'Emile Blavet c'est Tananarive raconté par le plus Parisien des journalistes. Soyez certain qu'il n'y a vu que le côté gai et comique ; sa gaminerie ne se soucie guère des millions gaspillés bêtement et des milliers d'existences inutilement sacrifiées. Mais, malgré tout, le lecteur y songe, et je pense qu'il est un peu prématuré de s'égayer sur ce sujet.

M. J. Daubeil publie, chez Plon et Nourrit, ses *Notes et Impressions sur la Tunisie*, pittoresque document sur cette annexe de l'Algérie dont nous a doté le nouveau système d'expansion coloniale. Sauf pour quelques touristes, pour quelques déclassés en quête de fonctions peu fatigantes et enfin pour les officiers désireux d'échapper aux monotones des garnisons continentales, la Tunisie est, pour la France, une non-valeur et un fructueux paradis pour les Italiens, les Maltais, les juifs, les trafiquants allemands et anglais. Nous autres Français, nous nous contentons de nous y promener, d'y recueillir des mosaïques et d'y faire de la photographie... dont le volume de M. Daubeil nous donne de très intéressants spécimens.

Le baron de Baye, qui a été chargé par le gouvernement français de missions en Russie, vient de publier trois volumes d'un grand intérêt sur ce pays. *Kiew, mère des villes Russes*, est une histoire imagée de cette cité, le berceau de l'Histoire de la Russie. De nombreuses illustrations donnent une idée des beautés de cette cité trop peu connue chez nous. *Victor Vasnetzoff et son œuvre et Causeries*



Toutes les personnes soigneuses de leur beauté font un usage journalier de la Crème Simon, le meilleur des cold-cream, qui seule embellit la peau, la préserve du hâle, des boutons et des rides. N'accepter aucune des imitations avec lesquelles on n'arrive pas au même résultat ; exiger la marque de fabrique et la signature J. Simon, 13, rue de la Grange-Batelière, Paris, auquel on peut adresser sa commande.

#### CHEMINS DE FER DE L'OUEST

##### VOYAGE D'EXCURSION AUX PLAGES DE LA BRETAGNE

Du 1<sup>er</sup> mai au 31 octobre, il est délivré des billets d'excursion aux plages de la Bretagne, à prix réduits, et comportant le parcours ci-après :

Le Croisic, Guérande, Saint-Nazaire, Savenay, Questembert, Ploërmel, Vannes, Auray, Pontivy, Quiberon, Lorient, Quimperlé, Rosporden, Concarneau, Quimper, Douarnenez, Pont-l'Abbé, Châteaulin.

Durée : 30 jours. — Prix des billets (aller et retour) : 1<sup>re</sup> cl. 45 fr. ; 2<sup>e</sup> cl. 36 francs.

**AVIS.** — Ces billets comportent la faculté d'arrêt à tous les points du parcours, tant à l'aller qu'au retour. Le voyage peut être commencé à l'un quelconque des points du parcours.

La durée de validité peut être prolongée d'une, deux ou trois périodes de dix jours, moyennant paiement, avant l'expiration de la durée primitive ou prolongée, d'un supplément de 10 0/0 du prix des billets.

Il est délivré des billets complémentaires du voyage d'excursion aux plages de Bretagne, réduits de 40 0/0, sous condition d'un parcours minimum de 150 kilomètres.

Ces billets sont délivrés de toute station du réseau d'Orléans et séparément : le premier pour aller rejoindre le voyage d'excursion ; le second, s'il y a lieu, pour quitter le voyage d'excursion et permettant de se rendre à un point quelconque du réseau d'Orléans.

#### CHEMIN DE FER DU NORD

##### PARIS à LONDRES (via Calais ou Boulogne)

Quatre services rapides quotidiens dans chaque sens. — Trajet en 7 heures. — Traversée en 1 heure.

Tous les trains comportent des 2<sup>e</sup> classes. En outre, les trains de malle de nuit partant de Paris pour Londres à 9 h. du soir et de Londres pour Paris à 8 h. 15 du soir prennent les voyageurs munis de billets de 3<sup>e</sup> classe.

Départs de Paris : Via Calais-Douvres : 9 h., 11 h. 50 du matin, 9 h. soir. — Via Boulogne-Folkestone : 10 h. 30 du matin.

Départs de Londres : Via Douvres-Calais : 9 h., 11 h. du matin et 9 h. du soir. — Via Folkestone-Boulogne : 10 h. du matin.

##### SERVICES OFFICIELS DE LA POSTE

La gare de Paris-Nord, située au centre des affaires, est le point de départ de tous les grands express européens pour l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, la Belgique, la Hollande, l'Espagne, le Portugal, etc.

devant quelques toiles de l'Ecole moderne de Russie sont deux études richement illustrées et qui nous donnent une idée de l'Art moderne russe. Dans le dernier des ouvrages se trouve la reproduction du célèbre tableau « Le Crucifié », de Gué, dont on a tant parlé à cause de sa disparition, par ordre supérieur, d'une exposition de Saint-Petersbourg. Ces trois volumes sont édités par la librairie Nilsson, que dirige M. Per Lamm.

*Le Petit Guignol* de M. Paul Gavault n'est pas précisément un livre, c'est plutôt un album de croquis parisiens, des Forains écrits en vingt lignes de texte pleines de sous-entendus. Ce volume fait partie de la « Collection des Humoristes » éditée par Simonis-Empis.

*Les Vérités bonnes à dire* de Jacques Redelsperger sont aussi des croquis parisiens. Mais ce poète ne se rattache pas à l'école de Paul Gavault, école dont Jules Renard est le pontife et dont la doctrine consiste à ne pas dire la chose drôle, mais à la suggérer au lecteur, qui supplée... s'il est intelligent. Redelsperger la dit, la chose drôle, et il la dit en vers exquis, frappés dans ce joli rythme octosyllabique, qui ne souffre pas la cheville et amène des tours de phrase imprévus et d'amusants mariages de mots. Le volume est édité par Paul Ollendorf.

Ces chroniques hebdomadaires, bi-mensuelles ou mensuelles que le public parcourt d'un œil distrait, les jugeant souvent dénuées d'actualité — on ne peut cependant pas lui servir aujourd'hui la chronique de demain ! — ces chroniques formeront, dans quelques années, une précieuse source de renseignements pour les générations qui accèdent successivement à la vie intellectuelle. La *Vie à Paris*, 1896, ce volume où Jules Claretie a rassemblé les Chroniques du Jeudi qu'il écrit pour le *Temps*, est un excellent document que devront conserver tous ceux qui ne se bornent pas à vivre au jour le jour, qui aiment à revivre le passé, ne serait-ce que pour le comparer au présent et y lire l'avenir. Une table des noms cités dans le volume édité par Eugène Fasquelle, facilite singulièrement les recherches.

« Tous les articles réunis dans ce volume ont paru dans le *Figaro*, excepté le dernier. » En son astucieux laconisme, cette note, que Zola a inscrite en tête de son récent volume : *Nouvelles Campagnes*, vous invite à courir tout de suite aux dernières pages du livre. Elles sont d'ailleurs curieuses, ces lignes consacrées aux « Droits du Critique ». Elles montrent, sous un aspect presque naïf, l'irritabilité légendaire de l'auteur qui, bien que saturé de gloire littéraire et de succès pécuniaires, ne peut s'imposer le dédain de la critique.

Vient de paraître chez Ollendorf un gentil volume de vers de M. Frédéric Saisset : *Au Fil du Rêve*. Le jeune poète n'est pas allé bien loin pour trouver son sujet : il a choisi la femme et la nature, sur lesquelles il y a encore beaucoup à dire. Georges Rodenbach s'est fort aimablement chargé de présenter le livre au public.

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse ? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le *Courrier de la Presse*, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le *Courrier de la Presse* lit 6,000 journaux par jour.

T. G.

#### LE FIGARO-SALON DE 1897

PAR PHILIPPE GILLE

Plus de 100 Reproductions en Phototypogravure auxquelles viennent s'ajouter SIX GRANDES PRIMES DOUBLES EN COULEURS (format 42x64) des principales œuvres de l'Exposition de la Société des Artistes Français (Champs-Élysées) et de la Société Nationale des Beaux-Arts (Champ de Mars).

En vente, chez tous les Libraires et à la Librairie du « Figaro », 26, rue Drouot, les deux premiers fascicules :

N<sup>o</sup> 1. — Société des Artistes Français (Champs-Élysées), grande prime double en couleurs : *Le turco Ben Kadour au combat de Loryc* (26 décembre 1870), par JULES MONGE.

N<sup>o</sup> 2. — Société des Artistes Français (Champs-Élysées), grande prime double en couleurs : *Projets d'avenir*, par EDOUARD GELHAY.

UN FASCICULE : 2 FR. — FRANCO 2 FR. 30.

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par le Figaro Illustré sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège, ainsi que les reproductions des illustrations, lesquelles sont sa propriété exclusive.

#### LE FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION MENSUELLE

Paraît entre le 5 et le 10 de chaque mois.

##### ABONNEMENTS :

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.

ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

(Tarif spécial pour les abonnés du « Figaro » quotidien.)

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées à l'Administrateur du Figaro, 26, rue Drouot.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C<sup>ie</sup>, Asnières.





# L'Expédition de Syrie

PAR UN SERGENT DE LA 9<sup>me</sup> DE BATAILLE

(Extrait des Mémoires du Capitaine François).

C'est à M. Georges Bertin, l'infatigable bibliothécaire de la *Sabretache*, que l'histoire militaire doit la découverte des *Mémoires du capitaine François*, et ce n'est point un des moindres services que lui a rendus ce chercheur infatigable doublé d'un bibliographe distingué. Il suffit de jeter les yeux sur les deux volumes qu'a publiés M. Bertin sur les campagnes de 1812 et 1813 pour juger l'effort qu'il a dû faire pour recueillir ce précieux ensemble de documents dont la plupart étaient jusqu'ici demeurés inconnus, non seulement du public, mais même des spécialistes.

A propos de la campagne de 1812, M. Bertin avait cité quelques trop courts extraits des *Mémoires de François* et c'en avait été assez pour nous donner un goût très vif d'être plus amplement informés du personnage et de ses souvenirs; mais de ces souvenirs il n'avait paru que des morceaux dans le *Lycée Armoricain*, que publiait à Nantes, en 1823, l'éditeur Mellinet-Malassis. Grâce aux recherches et à la bonne grâce de M. G. Bertin, nos lecteurs en auront la primeur.

François a assisté à toutes les grandes guerres de la Révolution et de l'Empire. Né à Guinchy, près de Péronne en 1777, engagé à quinze ans dans un bataillon de Volontaires, il a vu Valmy et l'invasion de la Belgique, Nerwinden et la conquête de la Hollande; il a servi en l'An IV et l'An V à l'Armée du Nord et à l'Armée de Sambre-et-Meuse, en l'An VI à l'Armée d'Italie, toujours à la 9<sup>e</sup> demi-brigade de bataille. En 1815, après vingt-trois ans de services, il était capitaine au 30<sup>e</sup> d'infanterie et

membre de la Légion d'honneur. Passé, à la seconde Restauration, à la Légion de la Charente-Inférieure, où il reçut en 1816, la croix de Saint-Louis, il fut retraits en 1824, avec le grade honoraire de chef de bataillon. François, dont nous ne voulons point déflorer par un bref résumé les étonnantes aventures, n'est point, comme Coignet, avec lequel pourtant il a des rapports, uniquement un napoléonien: il appartient à une génération antérieure, et chez lui la passion de l'extraordinaire — à voir et à faire — l'emporte sur le culte de l'Empereur. Il est d'abord et avant tout un soldat, affamé d'aventures, ambitieux de frapper de grands coups, de servir dans les corps d'élite, de s'y faire, par sa bravoure, une place à part. Il ne s'occupe point d'avancer, mais de combattre. Son témoignage, d'une sincérité absolue, d'une valeur documentaire indiscutable, a cette précieuse qualité d'être pittoresque, sans qu'aucune littérature en gâte la naïveté. A l'entendre, ce Picard, presque notre contemporain, il semble recueillir des récits très lointains d'âges héroïques, reculés de dix siècles du nôtre, au temps où les Croisés partaient, en chantant des cantiques, pour délivrer le tombeau du Christ, au temps où les Grandes compagnies parcouraient l'Europe en la conquérant et portaient par le monde la terreur et le respect du nom français: mais n'est-ce point une égale aventure et une semblable histoire, celle de ces hommes, nos pères, et faut-il s'étonner si le même arbre a produit les mêmes fruits, si, des ancêtres aux neveux, il y a parité d'âmes, de force et d'exploits?

F. M.

Une expédition est ordonnée en Syrie. La division du général Reynier, dont je fais partie, doit former l'avant-garde de l'armée. Il est ordonné de distribuer à chaque soldat un bidon ou une bouteille contenant au moins deux pots d'eau; mais nous bivouaquons sur le bord du désert et les ordres, donnés trop tard, deviennent inutiles. On se borne à nous charger de biscuit pour quatre jours. Cependant un grand nombre de chameaux portent du bois, du fourrage et des outres remplies d'eau, dans lesquelles nous pouvions boire à l'aide de chalumeaux dont chaque soldat s'était muni.

En outre de nos armes ordinaires, nous avions chacun une lance, longue de cinq pieds, à laquelle étaient attachées deux chaînes. Ces lances devaient servir à renfermer la division pour la mettre à l'abri des poursuites des Arabes. Pendant la nuit, elles devaient être attachées, la pointe en l'air, les unes aux autres; mais, par la suite, on reconnut l'inutilité d'une arme, qui surchargeait les hommes et les gênait dans l'attaque en s'attachant partout.

Le 23 janvier, la division Reynier quitte Salahief, dernier village habité sur les bords de l'isthme de Suez. Les géographes, avec la boussole, dirigent notre marche dans un désert immense, couvert d'un sable enflammé, formant çà et là des montagnes. Aucune route tracée ne s'offre à nos yeux. Le premier jour, nous faisons cinq lieues. Nous arrivons harassés dans une vallée occupée par un camp d'Arabes, qui disparaissent à notre approche, mais nous arrivons sans une goutte d'eau; tout ce que les chameaux en portaient avait été consommé dans la marche, les soldats allant à chaque minute puiser aux outres avec leurs chalumeaux. Cependant, c'est là que nous bivouaquons.

Le second jour, pas un de nous n'a d'eau. Néanmoins nous faisons neuf lieues, dans un pays brûlant, sans pouvoir rafraîchir notre poitrine enflammée. Le soir, bivouquant à Kantara, dans une vallée, nous creusons dans le sable et nous trouvons de l'eau saumâtre que nous buvons avec délices.

La journée du 25 est encore plus affreuse. L'artillerie ne

IX. 21



peut avancer dans les sables mouvants, où les roues s'enfoncent jusqu'à l'essieu, et nous trainons les canons à bras. Après la marche la plus pénible, pendant dix heures, exposés à toute l'ardeur du soleil, nous arrivons aux ruines de Katieh, mourant de fatigue, de besoin et de soif... Mais nous trouvons de l'eau en abondance dans les citernes du village. Nous faisons de la soupe avec nos biscuits, et les fatigues sont déjà oubliées.

Nous séjournons à Katieh en attendant les autres divisions. Pour éviter les maux que nous avons soufferts, nous nettoyons avec soin les boyaux des moutons et des chèvres que nous avons mangés et nous les remplissons d'eau la veille de notre départ.

Le 6 février, nous partons, formant toujours l'avant-garde; tous les soldats s'entourent le corps avec les boyaux remplis d'eau et nous nous préparons à traverser le désert d'El-Trisch. Après quelques heures de marche, nous sommes forcés de jeter notre eau qui, échauffée par le soleil et gâtée par l'odeur des boyaux, est imbuvable. Le soir, nous bivouaquons au pied du Bir-el-Abd, montagne de sable, après quatre lieues d'une marche fatigante; nous y trouvons de l'eau saumâtre.

Le 7 février, nous nous remettons en route de grand matin. Après huit heures de marche dans une plaine sablonneuse sur laquelle se perdent nos regards et qui est comme un brasier ardent, nous faisons une halte de deux heures. Chaque homme emploie ce temps à boire aux outres avec son chalumeau, mais l'eau est tellement corrompue par l'ardeur du soleil et par l'odeur des peaux, que nous essayons vainement d'étancher notre soif. Un vent brûlant suffoque les plus robustes; plusieurs expirent sur le sable, ou plutôt sur la cendre chaude; d'autres, ne pouvant trouver le moyen de satisfaire la soif qui les dévore, se donnent la mort avec leurs fusils.

La division, ne pouvant continuer sa route, bivouaque dans cette plaine jusqu'à deux heures du matin. Alors, nous repartons et, après deux heures de marche, nous côtoyons la mer. Des soldats s'y jettent pour étancher cette soif qui les embrase, et y périssent; d'autres boivent beaucoup d'eau de mer, et ne pouvant résister au feu qui les consume avec plus de force qu'auparavant, se donnent la mort. Les haltes fréquentes sont marquées par les soldats qui tombent asphyxiés. Deux frères, soldats de ma compagnie, se tuent ensemble pour terminer leurs maux.

Le soir, cependant, nous trouvons un puits occupé par des Arabes. Nous nous jetons dessus comme des lions. Ils s'enfuient et nous courons au puits. J'y arrive un des premiers. Ne pouvant étancher ma soif, je bois avec une avidité qui pouvait me coûter la vie. Deux de nos soldats avaient été grièvement blessés par les Arabes. Ils se tuent dans le désespoir de ne pouvoir arriver jusqu'au puits... Il est bientôt tari, et pourtant la foule se précipite à l'entour avec tant de fureur que trente soldats sont étouffés dans la mêlée.

Un bien petit nombre avait pu satisfaire sa soif. Tous ceux qui voyaient leur espoir déçu demandent avec des cris de rage à continuer la marche. Le général Reynier, pour répondre à leur impatience, ordonne le départ; mais les soldats, couchés sur le sable, n'ayant plus la force de se tenir debout, essaient en vain de se lever. Le général cherche à les ranimer; ils ne l'entendent point; ils veulent expirer au lieu même où ils sont couchés... Le désert va-t-il engloutir tant de Français ?...

Ce lieu est peu éloigné de la mer; le général, ne sachant plus que devenir, a l'heureuse idée de creuser dans le sable: il trouve de l'eau... Aussitôt chaque soldat prend de nouvelles forces; suivant l'exemple de leur chef, tous emploient leurs mains à creuser le sable avec une sorte de rage. Bientôt chacun a sa petite citerne où il se désaltère à loisir avec une eau saumâtre qu'il trouve excellente.

L'armée a repris une nouvelle vie et le départ est ordonné... Mais plus de cent Français sont étendus sans vie, et la division ne s'éloigne qu'après leur avoir donné la sépulture. Mornes et silencieux, nous allons bivouaquer dans un bois de palmiers, à deux lieues du fort d'El-Arisch, sur le bord de la mer, où nous trouvons de l'eau en abondance; mais il ne nous restait plus de vivres, pas un seul morceau de biscuit... Quelques racines sauvages, voilà notre nourriture! Cependant un soldat fend un palmier: le dedans lui paraît tendre; il le mâche et lui trouve le goût de la noisette. Aussitôt chacun de nous devient bûcheron. La nuit se passe à abattre des arbres pour en faire une nourriture succulente... Le jour paraît et le général nous prévient qu'il faut nous préparer au combat.

A sept heures, la division, formée en deux carrés, marche sur le fort d'El-Arisch. Le premier carré se porte, par la gauche du village, sur les hauteurs sablonneuses qui dominent le fort; nous de la 9<sup>e</sup> et le 2<sup>e</sup> bataillon de la 75<sup>e</sup>, commandés par le général Reynier, nous avançons directement vers le fort.

Les troupes du pacha d'Acre et les Mameluks occupaient une position avantageuse. Les maisons d'El-Arisch, construites plus solidement que celles des autres villages d'Egypte, se trouvant en avant des faces nord et est du fort, le rempart qui dominait toutes ces maisons facilitait la défense. Toutes les issues étaient fermées par des murs épais ou des habitations crénelées.

Nous apercevions en grand nombre les troupes syriennes sur les remparts. Tout enfin nous faisait présager une vigoureuse résistance. Cependant, il fallait s'emparer de ce village pour s'occuper ensuite du siège du fort.

Le général Reynier pensa qu'une attaque prompte et déterminée jetterait la confusion parmi les assiégés. Après avoir engagé le combat par une vive canonnade, nous avançons au pas de charge, malgré la fusillade, qui nous tue deux hommes. Le général Lagrange tourne le fort et nous, nous attaquons de front. La résistance de l'ennemi est vive et prolongée, mais quelques brèches ayant été pratiquées, l'adjudant général Devaux escalade le premier les murs; nous le suivons, nous chargeons à la baïonnette avec vigueur; les soldats syriens se laissent percer plutôt que de se rendre. Nous pénétrons dans le village; des rues très étroites et beaucoup d'impasses arrêtent à chaque instant notre marche déjà gênée par nos maudites lances, qui s'accrochent à toutes les portes, et les enragés Syriens font pleuvoir sur nous une grêle de balles, de pierres et de matières enflammées. Ces nouvelles difficultés nous animent davantage; nous nous débarrassons de nos lances, nous enfonçons les portes des maisons, et tout ennemi qui s'oppose à notre marche est passé à la baïonnette.

On ne peut se faire l'idée du carnage que nous faisons des Syriens, qui refusent de se rendre, car le commandant du fort en avait fait fermer les portes et ces malheureux se défendaient avec toute la fureur du désespoir. Une quarantaine de Maugrebins, réfugiés dans une citerne, ne se rendent à une partie du 3<sup>e</sup> de la 9<sup>e</sup> que lorsque nous les menaçons de les brûler vifs. Nous les conduisons à l'ambulance, établie auprès d'une citerne, où il y avait un grand nombre de blessés; puis, nous revenons au village, dont nous parvenons à nous rendre maîtres et nous nous établissons devant et derrière le fort.

Dans cette attaque, la division perdit 160 hommes, dont 7 officiers. Elle eut 240 blessés, dont 118 de la 9<sup>e</sup>. Cette perte fut considérable, relativement à notre petit nombre; mais jamais notre intrépidité ne s'était manifestée d'une manière plus éclatante. Le général Reynier, dans son rapport, rendit justice aux braves. Je fus porté pour un fusil d'honneur.

Nos munitions étant épuisées, nous formons le blocus du fort en attendant les moyens d'en tenter le siège; mais nous sommes continuellement inquiétés par les Mameluks.

Le 11, on signale un petit bâtiment français; le général nous envoie (la 9<sup>e</sup>) pour le reconnaître: le capitaine annonce un convoi de vivres et de munitions. Dans la même nuit, une





tempête éloigne le convoi et nous restons sans aucune ressource, entourés d'ennemis quatre fois plus nombreux que nous, ayant pour toute nourriture le palmier, qui commence à manquer. Les chevaux et les chameaux expirent de besoin, et nous mangeons avec avidité leurs cadavres. De plus, nous

cents pas du camp, serrés en colonne par division, nous apercevons les postes endormis et sans factionnaires. Un chien errant, comme il y en a beaucoup dans ce pays, se met à aboyer et éveille quelques postes ; alors, le général ordonne aux deux compagnies de grenadiers de la 9<sup>e</sup> d'attaquer le camp au pas de

charge et à la baïonnette. Il était une heure du matin. Nous, serrés en masse par division, nous avançons dans le plus profond silence, sur le derrière du camp. Les mameluks étaient endormis, mais leurs chevaux étaient restés bridés. Nous nous précipitons, et tous ceux qui résistent sont passés à la baïonnette. Nous parcourons le camp, toujours en colonnes serrées, malgré les cordages des tentes qui embarrassent notre marche, et nous faisons feu de toutes faces, offrant un carré invincible.

Les deux compagnies de grenadiers se portent vers le passage de retraite. L'ennemi, pris par tous les points, cherche à fuir par la plaine de Gaza, mais le passage est fermé... La terreur s'empare des musulmans et, pour échapper à une mort certaine, ils se précipitent dans le ravin qui borde leur camp. Quelque bons cavaliers que soient les Mameluks, ils ne peuvent arrêter leurs chevaux, épouvantés par notre feu qui les atteint de tous les côtés à la fois ; entraînés par la pente du terrain, leurs rapides coursiers se culbutent les uns sur les autres. Le fond du ravin présente un désordre inexprimable ; nous y poursuivons l'ennemi en riant comme des fous, et tout ce qui ne veut pas se rendre est passé sans pitié à la baïonnette. Fatigués de tuer, quand le jour vient éclairer cette scène ensanglantée, nous nous occupons à réunir les chameaux et les chevaux. Nous trouvons beaucoup de munitions de guerre et des vivres en abondance, chose des plus urgentes pour nous. Nous étions environ 1.700 hommes ; nous tuons 3.000 Mameluks, nous faisons 1.157 prisonniers et nous enlevons dix-sept étendards, dont onze pris par le bataillon dans lequel j'étais sergent.

Vers le jour, j'aperçois un Mameluk baissé sur son cheval lancé au galop qui, cherchant à fuir, se dirigeait de mon côté. Je le coupe, et bientôt il arrive près de moi. Il me tire un coup de pistolet à six pas, me manque ; je fonce sur lui, j'arrête son cheval d'un coup de baïonnette dans la cuisse droite et je le saisis à la bride. Tout étourdi encore de la scène de la nuit, ce malheureux ne peut se défendre ; il me demande la vie, je la lui accorde (je commençais à comprendre l'arabe). Il descend de cheval et me remet ses armes, consistant en une espingole, une paire de pistolets garnis en argent, deux poignards et son sabre, vrai damas, dont le fourreau était en argent doré. Rentré au camp, je conduis au général Reynier mon prisonnier qui demande à servir dans nos rangs ; le général le lui

promet, et aussitôt, en pleurant, il m'offre sa ceinture pleine d'or, que je refuse ; il me supplie alors d'accepter 100 pièces d'or, de la valeur de 6 livres 9 sous chaque ; le général Reynier m'engage à les prendre ; j'y consens, et je suis noté par mon général pour une récompense.

Ce Mameluk se nommait Ali. Par la suite, il entra dans la compagnie des Mameluks formée en France. Je vendis son cheval à M. Lami, capitaine aide-major, pour 20 louis, y compris les pistolets, mais il en valait plus de 50. Mes prises se montèrent ainsi à une valeur de 1.200 francs, non compris le sabre, qui en valait autant.

Notre expédition terminée, nous retournons au camp, emmenant avec nous un grand nombre de chevaux et de chameaux, nos prisonniers, des tentes et un convoi de vivres et de munitions. Les vivres nous sont distribués aussitôt notre arrivée. Ils nous étaient bien nécessaires, car nous mourions de faim. Nous n'avions plus besoin de rien lorsque, dans cette même journée, nous arrive un convoi de 150 chameaux chargés de vivres et de munitions. Qui peut prévoir les événements ?...



souffrions horriblement de la chaleur, étant en position sur des monticules d'un sable brûlé par le soleil.

Dans notre désespoir, nous demandons à aller attaquer l'ennemi, campé à une demi-lieue d'El-Arisch, sur la route de Gaza. Le général nous engage à attendre la division Kléber.

Le 13, Kléber arrive avec sa division, avec un faible convoi de vivres, que l'on nous distribue à raison de quatre onces de biscuit par homme.

Les soldats de la division Kléber sont effrayés à notre aspect sombre et silencieux ; la mauvaise nourriture, la fatigue et l'inquiétude nous ont pour ainsi dire anéantis.

Dans cette situation, n'attendant plus de secours que de lui-même, Kléber se décide à aller attaquer les Mameluks d'Ibrahim-Bey, campés à une demi-lieue d'El-Arisch, sur un plateau couvert par un ravin, position assez bien choisie.

Dans la nuit du 14 au 15 février, le général Reynier prend deux bataillons de la 9<sup>e</sup> et deux bataillons de la 35<sup>e</sup>, et notre marche, guidée par un Arabe, est dirigée de manière à tourner la gauche du ravin qui couvre le camp ennemi. Arrivés à deux



Cependant, le fort d'El-Arisch n'était pas encore pris, mais l'armée entière s'étant réunie au village, le fort capitule le 20 février. Nous y trouvons des vivres pour huit jours. El-Arisch, par sa position sur la frontière de l'Egypte et de la Syrie, et par son voisinage de la mer, était une place très importante.

Le 22 février, nous nous joignons (la 9<sup>e</sup>) à la division du général Kléber et nous partons, guidés par un Arabe. Le soir, nous arrivons au village de Kan-Iounes, en Palestine. L'esprit tout occupé des souvenirs des anciens Croisés, j'oublie toutes mes fatigues pour ne penser qu'aux Français qui, conduits par le saint Roi, avaient bâti un fort dans le village même où je me trouvais. C'est encore un événement extraordinaire dans ma vie, et j'aime les événements extraordinaires.... Aussi je remarque avec attention deux colonnes de granit, de la hauteur de vingt-cinq à trente pieds, d'un seul bloc, aux limites de l'Afrique et de l'Asie, sur la route de Jaffa à Saint-Jean-d'Acre.

Le 23, notre guide nous égare; nous errons dans le désert pendant quarante-huit heures, souffrant horriblement de la soif. Exténués de fatigue, de faim, de soif et de chaleur, nous arrivons le 25, à deux heures du matin, au Senton. Aussitôt nous nous précipitons vers le seul puits qui s'y trouve. En un moment, il est tari. Alors nous creusons à une grande profondeur dans le sable et nous trouvons quelques gouttes d'eau malsaine, qui ne nous procure qu'un bien faible soulagement. Plusieurs soldats expirent sous mes yeux en creusant dans le sable.

Avant d'arriver à Gaza, nous rencontrons un corps de Mameluks qui fuit à notre approche, nous laissant des provisions de toute espèce. Nous en profitons avec empressement et nous nous remettons en marche en chantant... Voilà le soldat français!

Qu'un autre cherche à décrire ce que nous éprouvons, lorsque après une marche de quatre-vingts lieues dans un désert brûlant, nous entrons sur les terres fertiles qui avoisinent Gaza et que nous apercevons les montagnes boisées de la Syrie. Nos chants sont des cris de joie: nous sautons comme des enfants. Qui reconnaîtrait les soldats qui, la veille, se traînaient, dans le plus morne silence, n'ayant pas même une goutte d'eau pour humecter leurs lèvres enflammées?... Notre bonheur est au comble quand, sur les deux heures de l'après-midi, une pluie bienfaisante vient rafraîchir l'air; nous quittons nos vêtements pour jouir entièrement de cette faveur que le ciel semble nous envoyer pour nous purifier, et nous continuons de marcher en chantant. Pendant que nos chants redoublent un officier remarque que nos chansons guerrières retentissent dans les mêmes vallons où, jadis, les Croisés, nos ancêtres, entonnaient des cantiques en l'honneur de la Croix. Tant de souvenirs de gloire nous animent davantage: c'est dans ces dispositions que nous apercevons, vers les cinq heures du soir, un corps nombreux d'ennemis sur les hauteurs, en avant et à une demi-lieue de Gaza, auprès d'un bois d'oliviers.

Notre division forme un carré et s'avance en bon ordre sur la droite de l'ennemi. Une autre division marche sur le front de la ligne du pacha de Damas, car c'était son armée. Une troisième division se dirige sur les hauteurs, afin de tourner les positions qu'occupent les troupes du pacha. La cavalerie française commence vigoureusement l'attaque. Les Mameluks tournent bride et s'enfuient à toute vitesse en poussant d'horribles hurlements; en se sauvant, ils tombent sur notre division; mais, dans un feu de file bien nourri, à quinze, douze et six pas, nous en démontons plus de deux cents. Le gros de la cavalerie ennemie continue sa retraite, toujours poursuivie par les Français, et nous arrivons presque aussitôt qu'elle aux portes de Gaza, que nous traversons en courant pour ne nous arrêter qu'à une lieue au delà des montagnes qui dominent la ville.

Le 26 et le 27 nous séjournons à Gaza, bivouaqués en avant et en arrière de la ville, ayant pour nourriture des veaux, des moutons et des chèvres; du biscuit, du riz et d'excellente eau fraîche, dans laquelle nous mêlions du jus de citron.

Le 28, nous continuons notre route, nous diri-

geant sur Jaffa, où nous arrivons après la marche la plus pénible à travers une plaine immense, aride, couverte de monticules de sable mouvant, que notre cavalerie ne peut franchir qu'avec beaucoup de peine; les chameaux eux-mêmes ne s'avancent que très difficilement dans cette masse de poussière où les caissons entrent jusqu'à l'essieu; nous poussons aux roues, qui ne peuvent tourner, et nous faisons avancer les affûts comme des traîneaux. Le soir, nous bivouaquons dans un bois de chênes verts, où nous n'avons pas une goutte d'eau. Le lendemain, auprès du village d'Esdedou-Azotis, nous trouvons un peu d'eau saumâtre. Enfin le 2 mars, nous quittons ce sol ingrat pour nous rapprocher de la mer; nous longeons le village dans la direction du bourg de Ramleh, habité presque en entier par des chrétiens. Les Mameluks, qui s'y étaient portés, l'abandonnent à notre approche; nous y trouvons des vivres et des munitions comme à Gaza.

Le 3 mars, nous arrivons à Jaffa. Le 4, nous allons prendre position sur le torrent de Koia, à deux lieues de Saint-Jean-d'Acre, pour contenir les Naplousains, qui se rassemblaient dans cette partie. Le 5, nous nous rendons à Miskri, village à quatre lieues de Saint-Jean-d'Acre; nous y restons tout le temps que dure le siège de Jaffa. Cette ville est prise d'assaut le 7; mais la conduite de nos soldats nous devient funeste en apportant dans nos rangs le fléau destructeur de l'Orient qui régnait sur les côtes de Syrie; comme ils s'étaient emparés, dans le pillage, des vêtements de pestiférés, la contagion ne tarde pas à les atteindre et bientôt elle gagne notre division.

Je n'ai jamais pris de précaution contre cette horrible maladie; je tâchais de n'y pas penser. Je donnais continuellement des secours à ceux qu'elle atteignait et je les menais, en les tenant sous le bras, à l'emplacement désigné pour eux; je les embrassais en les quittant, et j'ai reçu de quelques-uns divers objets; cependant, je n'ai pas été un instant malade.

Je commençais à parler passablement l'arabe, et, à Miski, je m'instruisais avec nos guides des mœurs de leurs pays.

Le 14 mars, nous quittons Miski; le 15, nous nous dirigeons sur Zeta, après un combat opiniâtre contre les Naplousains; le 16, nous nous avançons jusqu'au pied du mont Carmel, où nous trouvons bien à propos des magasins de riz, car nous manquions de vivres depuis plusieurs jours.

Le 19, nous arrivons, avec toute l'armée, pour prendre position devant Saint-Jean-d'Acre et en former le siège, que nous commençons le lendemain et que nous continuons par divers ouvrages jusqu'au 26. Plusieurs assauts ont successivement lieu, sans produire de résultats décisifs, jusqu'au 1<sup>er</sup> avril.

Nous manquions de vivres et nous n'avions que de la mauvaise eau; de plus nos munitions étaient presque épuisées. Dans cette situation, les généraux invitent les soldats à aller ramasser les boulets tirés des vaisseaux anglais sur le rivage et ceux des assiégés aux alentours de la place. On promet de payer ces boulets, selon le calibre, 12, 9, 8, 6 et 4 sous. Dans une seule journée, nous en déposons plusieurs milliers dans notre parc; j'y allais comme mes camarades, plutôt par fanfaronnade que par besoin d'argent pour acheter le peu de vivres que les Druses apportaient au camp et qu'ils faisaient payer fort cher; j'aimais à entreprendre les choses périlleuses et extraordinaires, mais j'avais à cette époque plus de quatre-vingts louis, et mes camarades m'en devaient autant... C'était une partie de plaisir d'aller narguer les Anglais. Dès que nous nous apercevions qu'ils allaient tirer, nous nous couchions par terre, et aussitôt la bordée lâchée, nous courions ramasser les boulets, malgré la

continuation du feu. Un assez grand nombre de soldats fut toutefois tué ainsi, mais il nous fallait de quoi nous battre.

Le 2 avril, on organise par corps d'infanterie une compagnie d'éclaireurs composée de soixante-quinze hommes, dont trois officiers. Je fais partie de celle de la 9<sup>e</sup> comme sergent. Le lendemain nous devons monter à l'assaut; aussi nos baïonnettes sont-elles aiguisées jusqu'au talon.

Le 3, nous tentons l'assaut. Nous gagnons une tour et nous faisons





éprouver à l'ennemi une perte considérable; ma compagnie a dix-sept tués, dont deux sergents et un caporal.

Saint-Jean-d'Acre est fortifiée à la manière du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, avec de mauvaises courtines flanquées de tours carrées; mais des ouvrages supplémentaires avaient été établis par un officier français au service de la Porte, qui avait fait élever une nouvelle ligne de fortifications derrière la ville, armées de l'artillerie fournie par les vaisseaux anglais.

Le 6, à cinq heures du matin, après avoir été de piquet pen-

dant la nuit à la réserve de tranchée avec ma compagnie d'éclaireurs, nous apercevons l'ennemi. Il faisait une sortie nombreuse sur plusieurs points. Nous prenons nos armes et, sans suivre les chemins couverts, nous fonçons dans les boyaux, en les franchissant les uns après les autres jusqu'au dernier, où nous nous trouvons pêle-mêle avec ces enragés de Turcs. J'en tuai plusieurs et fus remarqué du général Lagrange. Après trois quarts d'heure d'un combat à la baïonnette, les Turcs rentrent et nous gardons les boyaux, d'où nous continuons de tirer jusqu'à midi.



Ce jour-là, j'affrontai tous les dangers sans la moindre crainte de la mort. Elle ne m'avait pas atteint dans la terrible mêlée de la matinée et je devais me croire invulnérable. Je montai sur le parapet d'un boyau où, servi par deux de mes camarades qui chargeaient mon fusil et les leurs, je ne faisais que tirer les armes qu'ils me passaient. Je me trouvais à découvert sous le feu de la mousqueterie de l'ennemi, qui tirait des remparts sur moi. Je reçus huit balles, mais deux seulement me firent une contusion à la cuisse droite. Je restai à cette place pendant cinq quarts d'heure, malgré les observations de mes officiers et de mes camarades, et j'usai dix-sept paquets de cartouches.

A deux heures de l'après-midi, nous rentrons au camp. Aussitôt mon arrivée, le chef de brigade Marpand me fait demander. Je me rends chez lui: il me complimente sur la conduite que je viens de tenir; il en instruit le général Reynier, qui m'écrit à ce sujet une lettre très flatteuse. Je suis nommé sergent-major de la 5<sup>e</sup> compagnie du 3<sup>e</sup> bataillon de la 9<sup>e</sup>, et, le lendemain, noté à l'ordre du jour de l'armée.

Le 7, je pars avec la division Kléber, qui marche contre les Naplousains et qui porte des secours au général Junot, qui avait pris Nazareth. Je suis les mouvements de cette division.

Le 16 avril, sous le commandement du général Kléber, nous quittons Nazareth à une heure du matin: chaque soldat a de quatre-vingts à cent cartouches. Nous nous dirigeons vers l'armée du pacha de Damas, réunie à celle des Naplousains, pour en venir à une action décisive. Nous avançons jusqu'au village de Foulé, en deux carrés, pour surprendre l'ennemi dans son camp; mais, égarés par notre guide, nous n'arrivons qu'à dix heures du matin en présence de l'ennemi. Néanmoins, notre subite apparition jette un peu de confusion dans l'armée musulmane. Le général Kléber en profite et ordonne l'attaque. Le combat est bientôt engagé. Depuis que je suis soldat, ayant fait les campagnes de Hollande, d'Allemagne et d'Italie, je ne m'étais jamais vu assailli par des forces aussi nombreuses que celles au milieu desquelles nous nous trouvions, à proportion de notre nombre. Il y avait au moins dix Turcs contre un Français, et il fallait en effet des soldats français pour ne pas céder à un premier mouvement de surprise et de terreur.

Cette nuée d'hommes essaie d'entamer nos carrés par des charges continuelles d'une innombrable cavalerie, par des attaques d'une infanterie qui se précipite sur nous en poussant,

selon l'usage des Orientaux, des cris épouvantables; chaque fois, notre masse inébranlable, les repousse par un feu de file nourri, pendant que notre artillerie les foudroie par sa mitraille et fait un ravage terrible dans leurs rangs.

Sur les deux heures après midi, nos carrés se trouvent retranchés derrière un rempart de cadavres d'hommes et de chevaux, et d'une immense quantité de blessés hurlant comme des bêtes féroces. C'était la première fois que je voyais le front d'une ligne de bataille couvert ainsi de morts et de blessés.

Nos munitions commencent à s'épuiser. Le général Kléber nous recommande de les ménager, sachant que les Turcs, selon leur coutume, cesseraient de combattre au coucher du soleil et se proposant alors de profiter de la retraite de l'ennemi pour le poursuivre avec vigueur. C'est ce que nous faisons, en effet, à l'heure où l'armée musulmane veut se retirer, et nous ne nous arrêtons qu'au pied du mont Thabor, où nous passons la nuit.

Le 21 avril, nous rentrons au camp de Saint-Jean-d'Acre et nous en continuons le siège.

La compagnie d'éclaireurs formée dans la 9<sup>e</sup> était toujours maintenue à 75 hommes. J'ai encore l'honneur d'en faire partie comme sergent-major. Comme je m'attendais de jour en jour à augmenter le nombre de ceux qui servaient à relever nos parapets, je fais mon testament en distribuant ma petite fortune selon mes sentiments d'amitié.

Dans les assauts on avait remarqué que les assiégés, pour défendre leur front dont presque toutes les pièces étaient démontées, étaient parvenus à établir une place d'armes en avant de leur droite et ils travaillaient à en établir une sur la gauche. Ils avaient un grand avantage pour établir les ouvrages extérieurs, protégés par l'artillerie de la place, et, pour nous en emparer et nous y maintenir, nous n'avions plus assez d'artillerie et de munitions. Nous en avions bien enlevé quelquefois de vive force, mais jamais nous n'avions pu nous y maintenir.

Pour moi, je fondais mon espoir sur notre grosse artillerie. Le 27, quatre pièces faisaient un feu terrible contre la place. Je m'amuse, avec un de mes camarades, à servir et à tirer une pièce de 32, et à chaque coup je vois tomber en grande quantité des pierres des remparts, n'en étant pas éloigné de plus de vingt-cinq à trente pas; mais les autres batteries étaient dirigées contre une tour fatale que l'on s'obstinait à battre. Le soir cepen-



dant, elle est démolie en entier et vingt grenadiers de la 9<sup>e</sup> sont commandés pour s'en emparer, mais l'ennemi les fusille presque tous. Seize d'entre eux sont tués et nous voyons les barbares que nous combattons couper les têtes de nos infortunés camarades.

Dans la nuit, le général Bon réunit toutes les compagnies d'éclaireurs pour faire une attaque, afin de profiter des préjugés des Turcs, qui se croient en sûreté après le soleil couché. Ma compagnie était à droite et devait s'emparer d'une batterie ennemie peu éloignée du bord de la mer. Nous étions tous couchés le ventre à terre, le fusil armé et la baïonnette, bien aiguisée, retenue par une courroie, de la douille à la deuxième capucine. Les remparts étaient plus éclairés qu'à l'ordinaire; un cordon de lanternes était établi le long des murs; cette lumière, jointe à celle des matières inflammables et à celle des pots à feu lancés à chaque instant, éclairait parfaitement les glacis. A onze heures environ, le général Bon donne le signal convenu. Nous nous levons promptement, nous sautons dans les ouvrages en faisant notre feu, puis nous continuons d'avancer à la baïonnette. Notre attaque a le plus grand succès: partout nous culbutons l'ennemi. Ma compagnie s'empare de la batterie et se trouve pêle-mêle avec les Turcs. Malgré la confusion, nous enclouons trois pièces, nous nous battons pendant au moins dix minutes; le capitaine Sabatier, qui nous commandait, reçoit dix-sept coups de sabre; le feu de la place, qui plonge sur nous, nous empêche de tenir; notre lieutenant est tué, ainsi que soixante-trois sous-officiers et soldats, et la compagnie, en se retirant, est réduite au lieutenant, huit soldats et moi, qui n'ai reçu que quelques légers coups de sabre et deux fortes contusions à la cuisse droite, ce qui ne m'empêche pas de continuer mon service.

A la pointe du jour, l'ennemi fait une sortie, reprend ses ouvrages, coupe la tête aux morts et aux blessés que nous n'avons pu sauver et, sur les six heures, nous rentrons au camp, désespérés de notre mauvaise fortune et maudissant Saint-Jean-d'Acre.

Ma compagnie est remise au complet et, quoique souffrant beaucoup, je continue d'en être le sergent-major. Elle est commandée par le capitaine Lalande.

De nouveaux obstacles viennent s'ajouter aux difficultés d'un siège dont la longueur, indépendamment des fatigues et des privations de tout genre, fait murmurer les soldats; une trentaine de bâtiments ennemis sont en vue, venant de l'île de Rhodes, apportant aux assiégés un renfort de troupes et de munitions: dès lors, il est urgent de s'emparer de la place avant que ces secours puissent y entrer.

Le 28, à quatre heures du matin, les compagnies d'éclaireurs se rendent à la tranchée pour renouveler l'attaque de la place d'armes et des boyaux des glacis. Nous nous tenons le long des aqueducs et nous attaquons à huit heures; à dix heures, les ouvrages sont enlevés comme dans les attaques précédentes. Cette fois, nous pénétrons dans l'infamie tour carrée, après avoir comblé les boyaux des cadavres des musulmans. Nous prenons cinq drapeaux, quatre canons et nous en enclouons cinq de la batterie de droite. Je prends un drapeau que je porte, après l'action, au général Berthier, qui m'en donne un reçu.

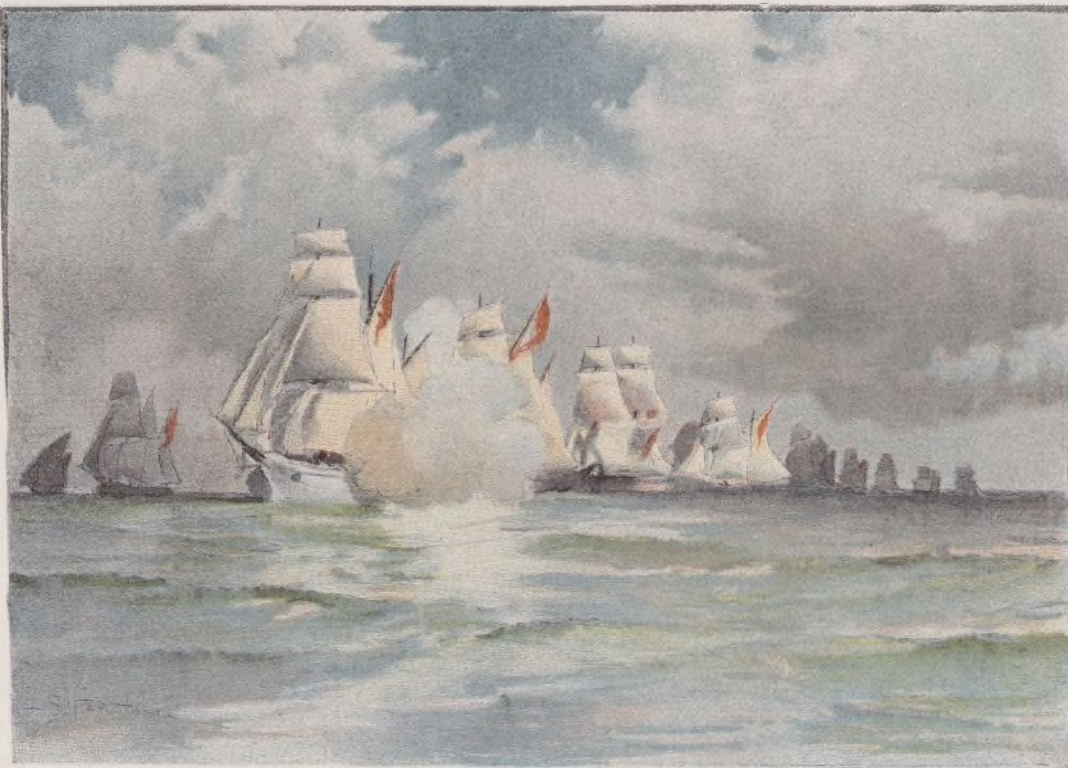
La résistance prolongée des assiégés, le feu terrible des remparts, rien ne peut arrêter notre impétuosité. Ma compagnie perd vingt-sept hommes. Jamais, je crois, les Français n'ont montré une audace plus surnaturelle; jamais les champs de la Palestine n'avaient été témoins d'une lutte aussi sanglante. Généraux, officiers, soldats, tous combattaient pêle-mêle dans la tranchée et faisaient des prodiges de valeur.

La terrible tour carrée étant en notre pouvoir, nous nous servons des morts entassés sur les décombres pour faire les épaulements.

Un convoi de munitions nous arrive de Gaza. Il venait bien à propos, car nous manquions de tout, excepté de boulets, les vaisseaux anglais nous en fournissant en abondance.

Dans l'après-midi, le combat se renouvelle avec plus d'acharnement encore que le matin. Après deux heures de la plus violente canonnade, la courtine de la tour carrée s'écroule en partie et forme trois brèches presque praticables. Les compagnies d'éclaireurs commencent l'assaut: nous nous jetons dans les boyaux, suivis par la division Lannes; nous escaladons les remparts et les brèches, et deux cents hommes que précédait le brave général Rambaud pénètrent dans la place. Le cri de: *Victoire!* se fait entendre; nous nous croyons maîtres de Saint-Jean-d'Acre, lorsque nous sommes arrêtés tout à coup par une seconde enceinte et un fossé large de dix-huit pieds sur autant de profondeur. Malgré la surprise que nous cause cet obstacle im-

prévu, nous nous précipitons dans le fossé pour atteindre de l'autre côté; mais les Turcs, qui tenaient encore sur les débris d'un bastion, arrêtent, par un feu très vif de mousqueterie, les soldats qui venaient nous soutenir; un autre feu, parti des maisons et des rues, nous prend à revers. Ceux qui nous suivaient, étonnés, hésitent; ceux qui se trouvaient à la brèche descendent promptement dans le fossé; ceux qui étaient parvenus sur l'ancien rempart se croient abandonnés et reviennent en désordre, sans avoir eu le temps d'enclouer deux canons



et vingt obusiers dont nous nous étions emparés.

Nous rentrons au camp à deux heures, harassés de fatigue, mourant de faim et nos habits déchirés, avec la douleur de n'avoir pu soutenir ceux de nos camarades qui étaient entrés dans la ville et dont nous ignorions le sort, ainsi que celui du brave général Rambaud, qui les commandait.

Ma compagnie eut trente-quatre hommes tués dans cette affaire, au nombre desquels mon capitaine et mon lieutenant. Pour moi, je me demande comment j'existe encore, ayant été près de trois heures exposé à la mitraille et à la fusillade.

Nous apprenons, dans la nuit, que les deux cents braves commandés par le capitaine Rambaud ayant pénétré dans la ville, ne se voyant pas suivis et perdant tout espoir, avaient pris la résolution de périr jusqu'au dernier, connaissant l'usage barbare des Turcs de ne point faire de prisonniers. Ils s'étaient emparés d'une mosquée et s'y défendaient comme des lions contre les tigres sans nombre qu'animait le bourreau Djeddar. Déjà l'intrépide général Rambaud et plusieurs de ses vaillants compagnons avaient succombé, la mosquée allait être forcée, lorsque le commodore Smith arriva avec un détachement d'Anglais pour sauver cette poignée de braves. Il leur démontra l'inutilité de leur défense et ils se rendirent à lui.

Le 1<sup>er</sup> mai, nous tentons un nouvel assaut aussi inutile que les précédents.

Le 4, à dix heures du soir, ma compagnie est disposée pour s'emparer des boyaux en dehors, le long des remparts, défendus par une batterie de sept pièces de canon et par le feu des murs de la place. A un signal convenu, trois coups sur la giberne, nous sautons dans les boyaux; nous les prenons ainsi que les canons, que nous enclouons; nous en comblons une partie, mais le feu soutenu de l'ennemi nous empêche de détruire en entier ces ouvrages, et nous sommes contraints d'évacuer.

De nos boyaux à ceux que l'ennemi avait établis le long des remparts il y avait si peu de distance que nos fusils se croisaient sur les parapets et que plusieurs fois les Turcs en arrachèrent par surprise en les tirant par la baïonnette. Il nous est aussi souvent arrivé de rejeter aux Turcs les grenades qu'ils nous lançaient et, avant d'exploder, elles avaient été jetées trois ou quatre fois, comme des ballottes.

Nous rentrons au camp à deux heures du matin.

Le 3, on remet au complet les compagnies d'éclaireurs. A dix heures du soir, elles se rendent à la tranchée pour tenter une surprise comme la veille. Ma compagnie perd trois officiers et trois soldats. Pour moi, j'échappe encore comme par miracle.

Le 6, on renouvelle les compagnies d'éclaireurs. Malgré la destruction presque totale de ces compagnies qui n'existaient



plus, pour ainsi dire, après chaque formation, les soldats se disputaient à qui en ferait partie. J'en ai vu pleurer en disant à leurs colonels : « Ne suis-je pas aussi bon soldat et aussi brave que tel ou tel qui marche avant moi ? » Les colonels répondaient : « Votre tour viendra ».

A huit heures, nous tentons un nouvel assaut, mais nous ne pouvons encore nous maintenir. Ma compagnie a sept tués et onze blessés.

Le 7, la demi-brigade de tranchée s'empare de la brèche, des boyaux et de la tour carrée. Elle se maintient dans cette dernière où elle établit un fort poste.

Le 8, notre artillerie fait une brèche : une partie de la division Lannes monte à l'assaut, mais, écrasée par le feu des Turcs, elle est forcée de battre en retraite.

Le 9, ma compagnie est de piquet avec le 3<sup>e</sup> bataillon de la 9<sup>e</sup>. L'ennemi fait une sortie, repousse nos postes et prend une partie de nos boyaux. Nous sommes désignés pour les reprendre, aidés de la 9<sup>e</sup> et de la 13<sup>e</sup>. On bat la charge, et malgré le feu soutenu de l'ennemi, nous ne prenons aucune précaution pour suivre les boyaux ; nous les franchissons le corps à découvert de la tête aux pieds et nous les reprenons. Nous nous trouvons pêle-mêle avec les Turcs, qui fuient dans le plus grand désordre pour regagner leurs retranchements. Moi, ne pouvant craindre la mort puisqu'elle m'avait épargné tant de fois, et me confiant à ma bonne fortune sans songer au danger, je poursuis les Turcs et bientôt je me trouve au milieu d'eux. Les uns me tirent par mon habit, les autres veulent s'emparer de mon fusil. Je suis alors tellement serré par ces barbares qu'il m'est impossible de me défendre. Mais, encore épouvantés des dangers qu'ils viennent de courir, ils ne me donnent aucun coup et se bornent à vouloir m'entraîner dans la ville ; dans ce moment, mes camarades sautent dans le boyau où j'étais ; les Turcs m'abandonnent pour rentrer précipitamment dans la place... Je suis si étourdi de ce qui vient de m'arriver que je suis quelque temps à me remettre et que, ensuite, sans réfléchir que je viens d'échapper à une mort presque certaine, je me mets à rire avec eux de cet événement, qui se réduit à la perte de mon chapeau. Mon habit est déchiré depuis la taille jusqu'au milieu du dos ; je le remplace par celui d'un mort. Dans cette affaire, la perte de ma compagnie est de onze hommes.

Le capitaine Lalande rend compte de ma conduite à mon chef de brigade et je reçois de nouvelles félicitations de la part du général Reynier.

Le 10, à une heure du matin, les compagnies d'éclaireurs réorganisées partent pour la tranchée. A six heures, soutenus par les carabiniers de la 2<sup>e</sup> et les grenadiers des 9<sup>e</sup>, 19<sup>e</sup> et 75<sup>e</sup>, que conduisait le général Verdier, nous nous élançons sur la brèche, nous surprenons les postes et les égorgons, et pour ma part, j'en tue quelques-uns. Nous avançons avec audace sur la brèche, dans l'espérance de nous emparer de la place, mais la seconde enceinte nous arrête encore et nous sommes obligés de nous retirer avec pertes.

Ma compagnie a douze tués dont le sous-lieutenant, et quinze blessés. Je suis au nombre de ces derniers, mais mes blessures ne sont que des contusions faites par la mitraille ou les pierres, ce qui ne m'empêche pas de rester à mon poste.

On ne peut guère se faire l'idée de toutes les calamités qui nous accablaient. La peste étendait ses ravages dans nos rangs et remplissait nos esprits d'une sombre terreur. Cette effroyable maladie était augmentée par l'odeur qu'exhalaient les corps en putréfaction, auxquels on ne pouvait accorder la sépulture, le cruel Djézzar ne voulant accorder pour cet objet

aucune suspension d'armes. Les cadavres des Turcs et de nos malheureux compagnons étaient entassés dans les fossés et dans les tranchées, et le feu de la place ne permettait pas de prendre le temps de les enlever, de les brûler ou de les couvrir de terre. D'un jour à l'autre nous étions de tranchée et il nous fallait passer vingt-quatre heures parmi les morts, assis sur les moins putréfiés, ayant constamment le mouchoir sous le nez et ne pouvant ni boire ni manger dans cette position, à cause de l'odeur insupportable qui nous suffoquait.

De nouveaux assauts ont lieu les jours suivants, et notre artillerie écrase presque les remparts du côté du palais du pacha.

Le 16, l'ennemi fait une sortie sur différents points et par les brèches, malgré notre feu. A neuf heures, ne pouvant plus me tenir, je cherche à me retirer en me traînant à terre. Dans cet instant, les Turcs sortent de leurs boyaux : je me relève et me défends contre ces enragés, mais je reçois cinq coups de sabre sur les bras et sur la tête, dont un me coupe la peau du front au-dessus de l'œil droit, et je tombe. Le feu était très vif, aussi ne prennent-ils pas le temps de m'achever et de me couper la tête, selon leur usage. Revenu de mon évanouissement, je veux fuir. Au moment où j'essaie de marcher, une bombe éclate près de moi et un éclat me casse le bras gauche. Alors, je suis forcé de rester. Quelques soldats, peu éloignés de moi, m'aperçoivent et, malgré le danger, ils accourent et me traînent à l'ambulance, où je suis pansé par le chirurgien Larrey, qui me remet le bras.

Dans cet état, incapable de continuer la campagne, on me propose de m'embarquer avec d'autres blessés. Je refuse.... Mon étoile m'avait bien servi. Le bâtiment sur lequel je devais partir fit naufrage, ayant été jeté à la côte de l'isthme de Suez.

Enfin on parle de notre retraite.

Le 19, il n'y avait plus que la 9<sup>e</sup> devant la place.

Le 20, l'ennemi fait une sortie si brusque que les deux tiers de nos postes sont égorgés. Moi, le bras en écharpe, le front et la tête couverts de linge et de charpie, je reste à la garde du drapeau, auprès des aqueducs. L'ennemi arrive jusqu'à nous. Nous nous retirons dans un boyau couvert par une batterie qui tirait sur la ville ; à peine dans ce lieu, un boulet, parti d'un fort voisin, tombe au milieu de nous, tue trois sergents-majors, deux fourriers, coupe les deux jambes à mon ami Noël, sergent-major, et une à un fourrier, dont la cervelle rejaillit sur moi.... Un instant avant ils me promettaient leurs soins et c'est moi qui leur survivais !

Enfin, le même jour, on lève ce siège maudit, y laissant sept mille morts, après soixante jours de tranchée. Quinze cents blessés sont dirigés vers l'ancienne Tyr. En quittant Saint-Jean-d'Acre, nous y laissons des souvenirs de la valeur française.

Je suis la division Reynier, qui part dans le plus profond

silence, tirant à bras l'artillerie, et nous allons bivouaquer au nord de la ville de Jaffa, où nous arrivons le 25. Les jours suivants, la division continue une marche pénible et d'autant plus fatigante pour moi que je souffrais cruellement de mes blessures qui n'étaient pas pansées. Beaucoup de blessés meurent de besoin ; d'autres ne peuvent suivre l'armée faute de transports, les chameaux et les chevaux tombaient à chaque pas.

Le 14 juin 1799, nous arrivons au Caire, où trente-trois drapeaux pris sur l'ennemi sont déposés dans la grande

mosquée. Deux avaient été pris par moi. Je les ai vus au dôme des Invalides.

CAPITAINE FRANÇOIS.

(Illustrations de Alfred Pâris.)







## Le Baron DE LA FLIBUSTÈRE

Au temps jadis, le capitaine huguenot Ardant Jugon ayant poussé jusqu'au pays du sel, y prit d'assaut la maison forte de Tulloch, assise au-dessus du marais et qui appartenait à un seigneur catholique; tout y fut passé au fil de l'épée, sans distinction de sexe; des femmes embrochées à des rapières étaient un aimable spectacle pour un reître. Un peu moins de cent ans après ce carnage, un autre seigneur, protestant celui-là, releva les ruines de Tulloch. Le donjon ne formait plus qu'un bloc croulant de granit que la flamme jadis avait léché sans le mordre; il se servit de ces bonnes pierres pour édifier un beau manoir au toit d'ardoises agréablement gondolé; il orna le logis d'une tourelle accostée qui portait girouette. Les quatre tours qui flanquaient l'ancienne forteresse avaient été si maltraitées qu'il n'en subsistait guère que le pied; on nivela les brèches, on les combla et l'on convertit ces quatre débris en quatre terrasses rondes. La vue était magnifique sur le marais dont les étiers, bordés de blanches meules de sel, luisaient au soleil comme de l'étain neuf; à l'Ouest sur la haute mer, au Midi sur le golfe du Croisic et la petite ville maritime qui s'avance au large comme la proue d'un navire déchirant le flot; au Sud-Est sur Batz, fièrement campé sur sa dune, dominé par la tour colossale de son église.

Mais à peine M. de Lessac de la Charrière s'était-il installé dans sa demeure, qu'un grand roi s'avisa de révoquer l'édit d'un bon roi qui naguère avait accordé à tout Français la liberté de prier Dieu à sa guise, suivant la formule qu'il préférerait. Le nouveau maître de Tulloch émigra en Angleterre; sa gentilhommière confisquée allait être vendue au profit du roi révoqueur. Du bien de huguenot, ce n'était pas cher. Tulloch fut acheté par le cousin de l'émigré, M. de Lessac de Kerléguen, conseiller-juge en robe rouge au présidial de Vannes. Celui-ci était catholique; l'histoire n'est qu'une longue navette. Ce juge très redouté mariait ce jour même sa petite-fille Françoise. La cérémonie menaçait de tourner tout simplement à la tragédie.

Au pied du manoir toute la noce était rangée: deux autres juges en écarlate, grande perruque; le bailli, en robe noire; les seigneurs et les hautes dames du voisinage, en grand habit; les petits gentilshommes, bien moins cossus, sans rubans ni dentelles, serrés dans leurs justaucorps de drap sombre, tous possesseurs de fiefs exigus que marquaient la girouette au-dessus de la mesure noble et le colombier; ils étaient venus sur des chevaux qui servaient également à la parade et au labour. Cette foule qualifiée s'accrut en ce moment par l'arrivée d'une troupe de jeunes vilaines qui ne l'étaient que de condition, les filles

du marais, robustes, mais finement plantées; leurs cheveux blonds retombaient en boucles folles sur leurs fronts cuits au soleil, leurs yeux bleus éclairaient de beaux visages gercés à tous les hâles. Elles avaient de légères coiffes de tulle, serrant la tête, les barbes s'envolant en ailes, le fichu de soie changeante croisé sur le corsage, la jupe rouge comme les toges de MM. du Présidial. Leurs jambes étaient nues, leurs sabots sonnèrent en cadence sur le sable de la cour. Elles venaient, portant de petits sacs de toile remplis de sel rose formé de la première écume, qui fleurait la violette; c'était l'offrande coutumière à toutes les nouvelles épousées.

Sur le chemin, la grande porte de la cour étant ouverte, on pouvait voir le cortège de noces tout prêt au départ. Deux chevaux, tenus par des valets, attendaient les époux, le seigneur Joël de Quennelec, baron tout neuf, et la jeune baronne, qui devait prendre place sur une magnifique selle de velours brodée aux armes de Quennelec, également toutes neuves. Trois charriots allaient suivre, chargés de meubles et de coffres. Le baron, un bel homme de trente-cinq ans environ, se tenait sur le seuil, un pied en avant sur le chemin, un pied en arrière dans la cour et ne pouvant plus retenir les signes d'une agitation très vive, regardait fièvreusement une fenêtre close à l'étage du manoir; tous les invités suivaient la direction de ce regard impatient: La mariée, enfin, allait-elle paraître? La troupe des vilaines chuchota, le rire gonflait ces bouches populaires. Tous les nez étaient en l'air et la mariée ne se montrait point.

A l'intérieur du logis, la vieille Nanette grimpait l'escalier clopin-clopant, s'appuyant sur son bâton de cornouiller qui lui servit à frapper un grand coup contre une porte ronde. On entendit un clic-clac, un guichet venait de s'ouvrir; quant à la porte, elle restait bien fermée.

« C'est donc toi, nourrice? dit une jeune voix qui, à l'ordinaire, pouvait être douce, mais en ce moment tremblait de colère. Monsieur mon grand-père t'a commandé de venir me faire le dernier prêche. Tu te ranges avec lui parce que tu le crois le plus fort et que tu n'as pas un cœur fidèle. Va, méchante vieille, débite ton chapelet.

— Ma fille, dit Nanette, je t'aime toujours bien; mais, c'est un trop grand scandale en bas parmi tant de beau monde. M. le juge-conseiller te fait savoir qu'il ne peut le souffrir plus longtemps. Tu dois suivre ton mari; ce que tu fais, après que tu as reçu le sacrement, c'est offenser le bon Dieu... »

Clic-clac, le guichet se refermait. La nouvelle Madame de Quennelec n'avait pas eu la patience d'entendre le « chapelet » jusqu'au bout; c'était assez du premier Ave. La récalcitrante se



mit à tournoyer dans sa chambre comme un jeune fauve, montrant les dents; elles étaient blanches et serrées, de petites perles tranchantes qui devaient bien mordre. Les joues de Françoise, encadrées de longues boucles brunes, ordinairement d'un blanc mat comme la chair des lis, étaient fort rouges; ses yeux, naturellement assez doux, d'une nuance indécise qui allait du gris velouté au bleu de lin, s'allumaient de méchants éclairs. La nourrice redescendait, Françoise entendit son bâton qui frappait les marches. Mais l'escalier, au même instant, s'emplit de pas pesants: l'aïeul venait lui-même, avec une escorte, les « gars » de l'écurie, sans doute: c'étaient les plus forts.

A quoi bon désormais tenir la porte close? Le vieillard commanderait aux gars de jouer des épaules; il la ferait enlever, traîner en bas, il la mettrait aux mains du mari. Le matin il n'aurait pas fait autrement, si elle avait refusé de se rendre à l'église; elle avait obéi devant la menace et ne voulait pas avoir l'air d'y céder une seconde fois; elle tira le verrou. Le juge-conseiller atteignait le faite de l'escalier, suivi de sa troupe brutale que ca-

chaient les plis écarlates de sa robe. C'était un septuagénaire haut de six pieds, la stature encore droite, mais ses jambes le trahissaient et il s'appuyait sur un jonc dont le bec-de-corbin était d'or. Son long visage maigre, creusé de rides, disparaissait presque sous l'ampleur de la perruque; on n'en voyait guère que la brusque saillie d'un nez d'aigle, et sous la voûte du front, dans des orbites caves, deux yeux d'acier sous des sourcils de neige. Trouvant ouverte cette porte qu'il était bien résolu de faire sauter, voyant au fond de la chambre la rebelle debout, les bras croisés et le regardant, le grand vieillard rouge attendit.

« Monsieur, dit Françoise, vous m'avez mariée par force à un brigand de la mer et vous ne voudriez pas que votre bel ouvrage demeurât inachevé. Je vous fais mille excuses de vous avoir donné la peine de monter pour me signifier mon congé de votre maison qui, un jour, sera la mienne. Redescendez, je vous prie, je marche sur vos pas. Baronne de la Flibuste vous m'avez faite; c'est beaucoup d'honneur pour la fille de votre fils, qui était officier du roi. Je me soumetts donc au départ, puisque je



les Espagnols entassaient les diamants et les émeraudes, et l'argent et l'or qu'ils tiraient de leurs mines du Caracas et de la Colombie; mais Pointis n'avait que sept vaisseaux, et les Espagnols, défendant l'accès de leurs trésors, en avaient vingt. Il rallia dix légers navires bien armés de la Flibuste; Joël Quennelec commandait ces écumeurs. Pointis s'occupa surtout de battre l'ennemi; Quennelec, principalement de forcer l'entrée du port. Ce fut un riche butin: la part de prise du capitaine le faisait millionnaire: Pointis le ramena en France sur son bord et le présenta au roi de Versailles, qui le fit baron.

Simple histoire; mais la vanité, qui est la faiblesse des héros et des seigneurs bandits, leurs cousins, est venue la compliquer tout de suite. Le nouveau baron de Quennelec écrase de sa noblesse toute fraîche ses parents bourgeois du Croisic, qui lui veulent mal de mort; il s'est abandonné à la folle envie d'épouser toute vive une fille de la bonne noblesse de robe, qui est aussi quelque peu de la noblesse d'épée; — il lui en coûtera peut-être cher.

La noce cheminait sur la route étroite à travers le marais, — au-dessus du damier des « œillets », saluée au passage par quelque vigoureuse fille, la tête et les jambes nues, sans corsage, cheveux et gorge au vent, armée de sa pelle longuement emmanchée et recueillant l'écume blanche; — le bord des étiers était tout fleuri de roses sauvages au-dessus de l'eau miroitante. A peine la largeur des chariots; les roues effleuraient les berges: point de place pour mener deux chevaux de front, le moindre écart pouvait jeter les montures et les cavaliers dans le flot ou dans la vase salée. L'épousée ouvrait la marche, sa longue jupe de brocard flottant sur la selle armoriée. Et ces armes étaient parlantes: sur champ d'azur, une nef d'or aux voiles d'argent, que surmontait une étoile du même. Si la nef avait été réelle au lieu d'être une image, comme elle y aurait voulu monter et fuir sur le flot roulant dans l'espace!... Mais non! l'époux l'y aurait suivie; c'était un « brigand de la mer ». Pour elle, ce qui aurait mieux valu, c'eût été de naître pauvre et libre comme ces filles du marais qui écumaient le sel et qui pourraient donner leur corps dans un franc baiser à celui qu'elles auraient choisi. Et cette pensée fit renaitre en Françoise des mouvements qui l'avaient souvent agitée dans la morose solitude de Tulloch — une rêverie qui la berçait le soir par les gros temps, quand les rafales ébranlaient le manoir et qu'elle n'entendait rien qu'une voix au dedans d'elle, douce et joyeuse comme un chant d'oiseau. Oui, elle avait souhaité d'aimer...

En ce moment, l'époux parla. — Que disait-il? La brise en emporta une partie, le grincement des chariots couvrit le reste. Il essayait peut-être de débiter un madrigal, le beau galant de la Flibuste!... Françoise sourit méchamment. Eh bien, oui, il se trouvait que c'était un bel homme. Un vieux sang coulait dans ses veines, celui d'une bande de Northmans qui, jadis, avaient peuplé cette terre après l'avoir d'abord rendue déserte, des pirates

ne peux faire autrement. Mais les suites, auxquelles vous n'avez pas daigné penser, les suites, Monsieur, — Dieu m'en soit témoin! — je les rejette sur vous. »

Le vieillard secoua les épaules: « Ce n'est plus à moi de châtier vos insolences, ma mie, dit-il; vous avez désormais un autre maître. Les suites, je vais vous les dire. Si vous n'êtes pas sage, votre mari vous mettra dans un couvent. »

Françoise était devant lui, les yeux dans ses yeux: « A moins, dit-elle, que sur Joël-Gunstan Quennelec ne se referme auparavant une autre porte — de pierre, celle-là — et bien mieux scellée, qui ne se rouvrit jamais que devant Notre Seigneur Jésus-Christ! »

Joël-Gunstan Quennelec, vilainement dénommé « baron de la Flibuste » par sa femme, qui souffrait si peu volontiers de devenir baronne, était vraiment le fils de l'Aventure. Né d'une vieille lignée de bourgeois du Croisic, tous gens de mer, armateurs ou capitaines qui, pendant un siècle, avaient été « de la religion », Joël-Gunstan, plutôt que d'abjurer, s'était fièrement expatrié à vingt ans. Il avait servi dans la marine anglaise, déserté à Sainte-Lucie des Antilles, ayant abusé d'une jeune négresse protégée par la femme d'un commodore — et parce qu'il craignait d'être pendu. Un navire marchand le transporta, par pitié, à Saint-Domingue, caché au fond de la cale; il gagna l'îlot de la Tortue, où les seigneurs flibustiers régnaient souverainement. La « religion » n'étant pas bien vue parmi les princes des pillards, tous catholiques; ce solide huguenot était donc retourné à la foi de son trisaïeul, qui ne lui fut pas embarrassante. Le Flibuste le compta bientôt parmi ses meilleurs capitaines, car il était brave, intelligent et hardi; il prit un plaisir particulier à mettre Sainte-Lucie à sac, afin de punir le lieu où il avait péché. Depuis dix ans et plus, il flibustait, quand l'amiral Pointis se mit en tête de prendre Carthagène d'Amérique, où



aussi, mais le temps légitime tout; bientôt ils avaient eu la foi chrétienne. Le baron Joël, avec sa taille puissante, ses grands traits réguliers, ses yeux d'un bleu sombre comme la mer quand y passe le souffle du Nord, aurait même été très beau si, au lieu de la face rasée sous la perruque, à la mode du temps, il avait eu la longue chevelure et la barbe aux ondes d'or comme ses farouches ancêtres. Une autre aurait pu se le figurer ainsi et l'aimer, une autre à qui on ne l'aurait pas imposé par la contrainte, une autre qui n'eût pas été celle qui avait fait le serment, s'il usait de violence pour exercer son droit, de le « sceller » en un lieu d'où personne jamais ne sortit — personne que Notre Seigneur Jésus.

Le cortège nuptial ayant franchi la ceinture du marais, la route, plus large, coupa des champs de culture; les montures des époux marchèrent de front entre des seigles dorés et de

blancs sarrasins en fleur. Le baron Joël, s'enhardissant par la pensée que dans peu d'instants il tiendrait près de lui, dans sa maison, la belle fille qui avait été sa suprême ambition et qui, maintenant, allumait ses désirs légitimes, s'avisait de la flatter par de douces paroles. Il lui fit savoir qu'il ne croyait pas à son bonheur; et comme il avait raison d'en douter! Il voyait bien qu'elle ne voulait pas encore lui faire bon visage, mais elle reviendrait sur de premiers mouvements qui n'avaient pas été bien réfléchis. Elle verrait comme il serait empressé à faire ce qui lui plairait; elle allait être riche et belle dame en un logis tout neuf édifié pour elle, et il serait toujours son serviteur. Françoise avait de cruelles répliques aux lèvres et les y retint; le silence lui paraissait le pire outrage. Lui, sans se décourager, continuait de caresser des yeux et de la voix cette figure de marbre. On arrivait en vue du château, qui n'était vraiment qu'une porte fortifiée ceinte de deux bastions; trois lueurs brillèrent, trois pierriers saluèrent Messire de Quennelec, que le roi avait fait capitaine du Croisic et de Batz, en même temps que baron.

Le cortège passa sous la voûte; quatre gardes, le mousquet à l'épaule, le précédaient sur le quai, bordé d'une ligne sombre de maisons de granit, presque toutes accostées d'un pavillon qui leur donnait comme une allure de guerre. Une horde de fillettes et de garçonnets en haillons se rua sur le quai, sortant de toutes les ruelles;



le baron vida sa bourse, faisant pleuvoir les pièces d'or et d'argent, écus de France, doublons d'Espagne; c'était décidément un seigneur magnifique. Mais les fenêtres des logis bourgeois ne s'ouvraient point, hormis une où parut un étrange bonhomme à la tête carrée, la lèvre rasée, un collier de barbe blanche et drue, taillée en poils de brosse, encadrant sa vieille face aux tons de briques, plissée de rides sèches comme les craquelures d'un vieux parchemin. Ce témoin unique du gala qui entraînait dans la ville se fit tout de suite connaître: — « Je vous salue, mon neveu le baron, qui ne m'avez pas invité à vos noces! »

Joël-Gunstan entendit près de lui un joli rire moqueur; les dents blanches de l'épousée, les perles tranchantes consentaient à se desserrer: « Monsieur, dit-elle, je crois que le marquis, votre oncle, n'est pas content de vous. »

Le seigneur de la Flibuste se redressa sous le sarcasme: « Holà! répliqua-t-il, votre première parole n'est pas obligeante. Cet homme-là n'est pas marquis, vous le savez bien; il a contre moi un levain d'envie et la vieille graisse d'un cœur huguenot, quoiqu'il ait abjuré comme moi. Tout cela, ce n'est que misère. Mais vous plaît-il que nous nous expliquions une bonne fois? Soit, Madame, je le veux aussi. Morbleu! oui, je suis un baron d'hier et un mari de ce matin; ces deux qualités-là je les tiens de qui avait le droit de me les donner, mon titre de la libéralité du roi, votre personne de la volonté de votre aïeul, chef de votre maison. Et sachez que je ferai valoir l'une et l'autre comme il convient. Les bourgeois d'ici me feront politesse quoiqu'ils en aient. Vous, Madame, vous serez une épouse docile, ainsi que vous le commande le sacrement. »

La baronne Françoise arrêta brusquement son cheval, ce qui força le seigneur et maître de retenir le sien. L'escorte des charriots en essuya un mouvement de recul, la garde d'honneur, qui ouvrait la marche, se trouva distancée; ils étaient seuls.

« Monsieur, dit-elle, je vous dois un avertissement en retour

de celui que vous venez si courtoisement de me donner. Sachez que Françoise de Lessac ne sera jamais votre femme que de nom.

— C'est donc affaire entre nous deux. Je suis le maître...

— Et vous avez la force. Mais vous ne sauriez l'employer. Il ne tient pas à vous de vous conduire comme un vilain, car vous n'en avez pas le crédit. Il n'y a pas assez longtemps que vous êtes de noblesse. »

Le baron Joël-Gunstan jura comme au temps où il menait la Flibuste; la fille indomptable le regardait en face, il baissa les yeux.

La maison de Quennelec avait été construite en sombre granit, comme toutes les autres maisons du quai; mais c'était un plus grand logis. Il avait un deuxième étage, portant à chacun de ses deux angles une gargouille figurant un canon, taillé dans la pierre dure; le pavillon qui le flanquait pouvait bien passer pour une tour coiffée d'un chapeau d'ardoises au faite duquel grinçait une girouette formée de quatre fleurs de lis. Le baron Joël-Gunstan mit pied à terre, aida la baronne menaçante à quitter la selle et, désormais impassible après une si vive querelle, offrit la main. Le couple ennemi passa sous un vestibule décoré de feuillages et de fleurs; les serviteurs étaient là, rangés sur deux lignes. Le regard de Françoise s'arrêta sur une sinistre face de cuivre, encadrée d'une énorme chevelure crépue, souriant et montrant des dents de panthère. Elle observa que le baron échangeait un signe avec ce mulâtre d'aspect si peu rassurant. Le bon seigneur continuait — sans souffler mot — de conduire son épousée, qui se vit introduite au premier étage, dans la chambre de parade, magnifique-



ment tapissée de brocard bleu et argent. Sous d'épaisses courtines s'élevait le lit somptueux, imposant, large comme doit l'être le beau fleuve de la vie conjugale. Sur le seuil, le baron salua et se retira.

Une servante parut, coiffée d'un petit mouchoir de soie au sommet de la tête; c'était une fille basque, accorte et jolie, avec de superbes yeux noirs impudents. — « Madame, sans doute, aurait besoin de mes services? » — Ne recevant point de réponse, elle sortit. Françoise, se ravisant, voulut rouvrir la porte derrière elle et la rappeler; la porte résista. La servante, en s'en allant, avait renfermé la maîtresse. Françoise recula tremblante. Un instant auparavant, elle avait engagé la lutte; elle croyait y avoir porté le coup décisif; elle avait eu le dernier mot. Et quel mot écrasant! Comme elle en était fière! Maintenant les chances de combat se retournaient. Prisonnière! Au pouvoir de cet homme! Il allait venir; en vain se défendrait-elle, il avait des bras de fer, le bandit! La chambre était sourde. Les cris de la victime rempliraient-ils la maison, retentiraient-ils au dehors, qui viendrait à son aide contre le maître du logis et le maître de la ville, consommant le mariage à sa manière, suivant son droit? Ainsi, elle serait vaincue, domptée, et cette horreur subie, porterait peut-être un enfant de la Flibuste dans son sein. Ah! cela, jamais! Elle l'avait juré.

Elle fit, éperdue, le tour de la chambre... Pas d'autre issue... Pourtant, si!... A gauche de la grande cheminée de marbre rouge et dissimulée sous la tenture une petite porte... Celle-ci ne résista pas à la poussée de Françoise, qui se trouva dans une deuxième chambre à peu près nue: à la muraille, d'un côté, un râtelier qui portait une dizaine de mousquets; de l'autre, un trophée d'armes blanches, des épées, des sabres, des haches d'abordage; au fond, un lit de camp. Deux grands coffres, des escabeaux; sur l'unique fauteuil, l'habit rouge dont le baron d'aventure s'était affublé pour la cérémonie maudite du matin. Il venait apparemment de quitter cet ajustement de gala. Françoise était dans l'appartement du maître, contigu à la chambre nuptiale.

On y accédait par le vestibule du premier étage; elle prêta l'oreille. Aucun bruit prochain. En bas, un sourd murmure de voix, parfois un piétinement; les serviteurs étaient nombreux. En repassant près du lit de camp, elle tressaillit. Sur une tablette, à portée de la main du dormeur s'il était subitement éveillé, un pistolet et une dague. Françoise, deux fois étendit la main, deux fois son bras se reploya, sa pensée lui faisait peur. La dague avait une poignée d'argent ciselé en forme de croix... Et la lame... Comme cet acier brillait, semblant inviter les yeux qui le regardaient! L'arme disait: « J'ai été forgée pour le mal, je fus l'instrument de la violence et du meurtre, je peux aussi bien être celui de la juste revanche et de la liberté. » Françoise, d'un brusque mouvement la saisit. L'élevant entre ses doigts, au risque de se blesser au tranchant de la lame, elle considérait la poignée. Était-il donc possible qu'un homme de sang et de proie eût profané le saint emblème?... Elle baisa la croix:

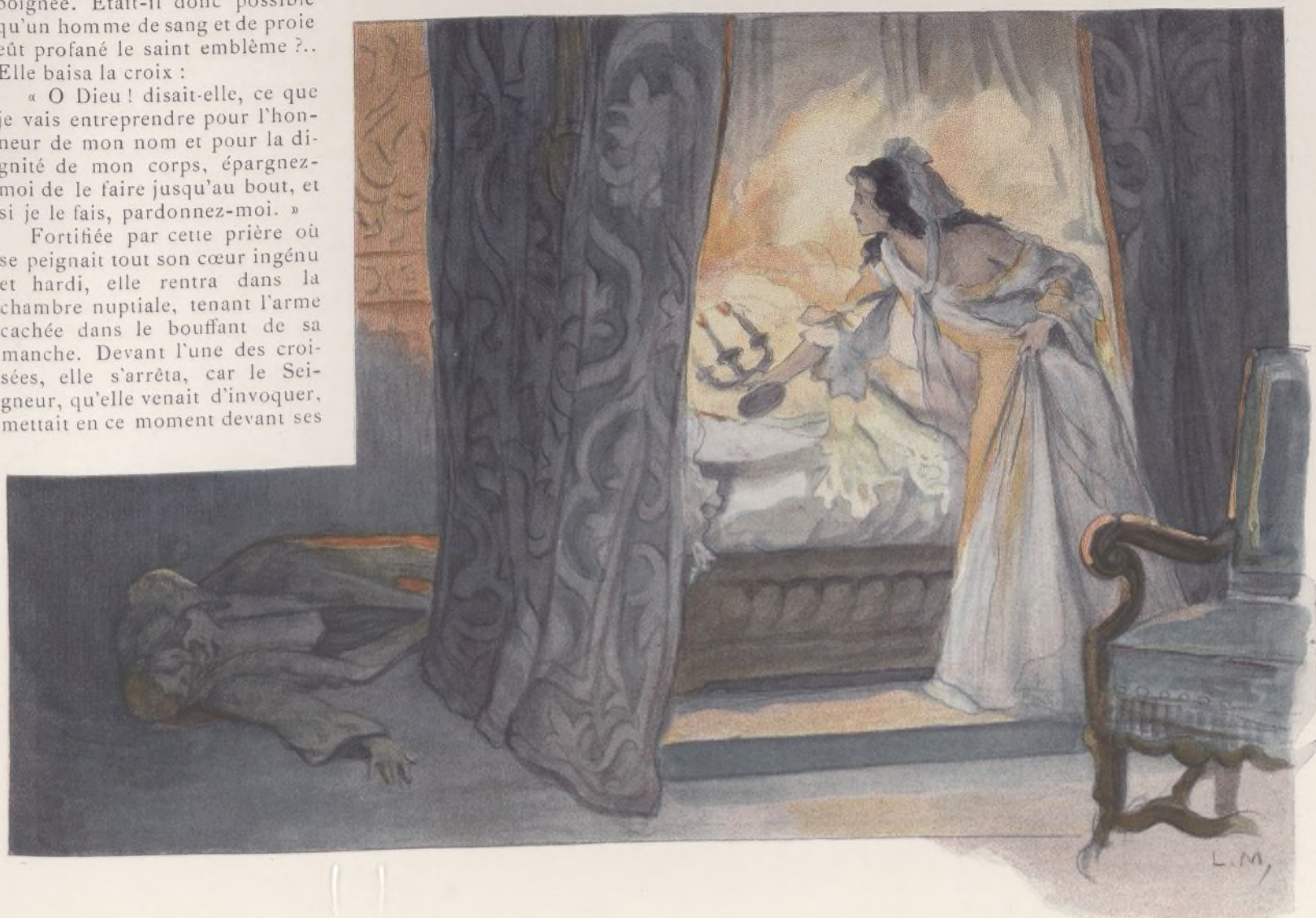
« O Dieu! disait-elle, ce que je vais entreprendre pour l'honneur de mon nom et pour la dignité de mon corps, épargnez-moi de le faire jusqu'au bout, et si je le fais, pardonnez-moi. »

Fortifiée par cette prière où se peignait tout son cœur ingénu et hardi, elle rentra dans la chambre nuptiale, tenant l'arme cachée dans le bouffant de sa manche. Devant l'une des croisées, elle s'arrêta, car le Seigneur, qu'elle venait d'invoquer, mettait en ce moment devant ses

yeux la magie d'un beau spectacle consolateur. Le soleil, qui se couchait à l'Occident sur la mer, jetait de longs reflets empourprés dans la baie, et sous un ciel teinté de nuances délicates qui changeaient d'instant en instant, les coteaux bordant cette baie tranquille apparaissaient tout dorés. Sur ce fond riche et clair se découpaient les hautes murailles fortifiées de Guérande et les clochers de ses églises; plus loin, les tourelles des gentilhommières; plus loin encore, le dôme infini des bois. Au premier plan, Tulloch, au-dessus des blancheurs du marais, se détachait, baigné de lumière blonde...

La porte, en s'ouvrant tout au large, vint arracher Françoise à cette contemplation faite de souvenirs — et aussi d'espérances. Une file de six hommes parut, les quatre gardes et deux valets, qui déposèrent trois coffres au milieu de la chambre; le mulâtre aux dents de fauve dirigeait cette procession, tenant un flambeau à trois branches, qui portait trois chandelles de cire; la fille basque le suivait. Le drôle prononça un petit discours qui tenait bien moins du baragouin de France que du patois d'Espagne, faisant savoir à Madame la baronne que M. le baron lui envoyait sa garde-robe et qu'il allait avoir dans quelques instants l'honneur de lui faire sa visite; la fille renouvela l'offre de ses services. Françoise ne répondit pas même d'un geste. La procession fit volte-face, le mulâtre, cette fois, fermant la marche — et, derrière lui, elle entendit la clef tournant dans la serrure. Elle était donc toujours prisonnière. Longtemps elle demeura debout, immobile, le regard perdu dans le vide, la taille ployée comme si ses épaules portaient un poids trop lourd — puis se redressa tout à coup en un mouvement convulsif qui secoua violemment tout ce corps frêle et pourtant robuste. — La lueur des chandelles de cire avait désormais sa raison d'être: la nuit était close.

Le maître va venir. En épouse docile, Françoise fait glisser sa longue jupe de brocard, puis son corsage, qui tombe en rendant un bruit sourd: c'est la dague dans les plis de la soie. Elle la dégage, la pose sur le lit. Elle ouvre les coffres, et dans le premier trouve sa toilette de nuit, que la vieille Nanette a mise là, soigneusement en évidence, comme la pièce nécessaire: un fourreau de linon, un bonnet enjolivé de blancs rubans symboliques. A la hâte, Françoise s'ajuste. Elle vide les coffres. Qui la verrait dispersant sur tous les sièges les toiles fines et les dentelles et s'informerait de son dessein, ne recueillerait pour toute réponse que le méchant sourire qui plisse sa lèvre; celui-là se dirait: « Messire de Quennelec, baron tout neuf, est-il bien sûr d'avoir conduit une épouse saine d'esprit dans sa maison? » — Françoise continue sa besogne mystérieuse; les coffres sont vides, sauf des robes de gala qui demeurent au fond. Au dehors, dans le silence de la nuit, l'horloge de l'église jette une volée de sons: dix heures. Dans la chambre voisine, Françoise a cru entendre des pas... elle reprend la dague et, tenant la poignée — la croix — dans sa main, se coule dans la ruelle du lit.





Le maître paraît sur le seuil; il est en déshabillé galant : robe de chambre en toile des Indes, bonnet de nuit orné de rubans blancs et bleus, ses couleurs. A la lueur des trois chandelles, ses yeux embrassent la chambre, n'y voient point d'abord l'épousée et la devinent plutôt qu'ils ne la découvrent en cette ruelle, sous les courtines. Le baron de la Flibuste rit doucement; il a su naguère saisir bien d'autres proies qui n'étaient pas légitimes. « Là, dit-il, ce n'est pourtant plus l'heure de faire la mijaurée ni la rebelle, Madame, et votre rempart n'est pas bien choisi; vous y êtes plus sûrement en mon pouvoir que partout ailleurs. Rendez-vous; il n'y a que cela qui puisse être sage. » François ne bouge. Il continue de rire : méchante gaieté que la colère aiguise. Il s'avance, bien sûr de la victoire et furieux de se la voir encore disputée. Les rideaux lui présentant un dernier obstacle, il les écarte violemment... Dans le passage étroit, entre le lit et le mur, il va rencontrer la pointe de la dague...

Un cri étouffé, le bruit d'une chute, un râle. François a frappé d'une main ferme — à la gorge. Pour trancher cette vie maudite, un geste a suffi. Elle sort de la ruelle, rejette l'arme sanglante et court au flambeau. D'abord elle le présente aux courtines; l'étoffe est épaisse et ne se consumerait que lentement; elle entasse sur le lit du linge et des batistes. Partout dans les autres parties de la chambre elle a disposé les foyers d'où jaillira la flamme; l'incendie va couvrir son action redoutable, son crime peut-être... elle ne sait plus!.. Tout flambe, il est temps de fuir dans la pièce voisine. Une de ces langues de feu atteint sa robe de nuit au passage; épouvantée, elle presse le pli de linon de ses deux mains, qui vont demeurer cruellement brûlées. Un moment le courage lui manque...

Pour avoir défendu la liberté de son âme et la pudeur de son corps, doit-elle périr? Fût-ce vraiment un crime? Dieu va-t-il la punir? Elle se traîne vers la croisée, qu'elle trouve la force de faire voler : « Au feu! » — Dans la chambre nuptiale, qui n'est plus qu'un brasier, le lit, au même instant, s'écroule. Si ce qu'elle vient de faire est un crime, qui le connaîtra jamais?...

Françoise se réveille en son lit virginal de Tulloch. Comment est-elle là? Que lui est-il arrivé? Le premier souvenir qui se présente à son esprit redevenu clair est celui d'un vieil homme appuyant une échelle au bord de la croisée dans la maison en flammes, montant et l'enlevant dans ses bras. Elle sourit à la vision de cette face cuite, encadrée d'une barbe sauvage. C'est le parent de rotture qui grommelait sur le passage du cortège nuptial le long du quai du Croisic. Et elle, méchante, disait : « Monsieur, je crois que le marquis votre oncle se plaint de vous. »

« Tu ris, ma fille, dit la vieille Nanette, assise au bord du lit. C'est donc que tu viens d'avoir un rêve? Va, ton cœur peut bien se réchauffer, le malheur n'est plus sur toi. Te voilà veuve, mais tu ne l'as guère aimé, ce mari qu'on t'avait donné de force. C'est pourtant vrai qu'il a été brûlé comme un damné! Com-

ment est-ce arrivé? On ne sait point, on ne saura jamais. D'autres ont dit que c'étaient les huguenots... Eh bien, il n'y en a plus un seul dans le pays; tout le monde est rentré dans le giron de notre sainte Eglise. D'autres ont eu des soupçons sur un vilain moricaud qui avait servi le défunt dans ses guerres et sur une fille effrontée... Parait qu'elle avait été la poupée du maître avant le mariage. On les a conduits en prison, mais il n'y avait rien contre eux; le roi a commandé qu'on les mit hors du royaume, il a bien fait.

— Certes oui, dit François, dont les yeux s'étaient allumés pendant ce récit naïf, c'est un bon roi. »

Ses lèvres étaient cruellement sèches; elle demanda qu'on lui donnât à boire.

« Pourtant, reprit Nanette, il y a encore une tristesse dans la maison. M. le conseiller, tourmenté par la méchante goutte,

s'est mis au lit, et cela va de mal en pis, ma fille. »

Françoise ne répondit pas. Sa convalescence fut très courte; bientôt elle put se lever, et, après quelques jours se sentant plus forte, elle descendit à la chambre de l'aïeul. Il s'était fait mettre hors du lit, malgré le chirurgien; elle le trouva en robe de chambre et en bonnet de nuit, étendu sur un vaste fauteuil à oreilles, des coussins sous ses pieds enveloppés de laine. « Ma fille, dit-il d'une voix faible qui était déjà comme un écho lointain de l'autre monde, j'ai voulu faire votre bonheur, je n'y ai guère réussi. Dieu n'était pas avec nous.

— Dites donc qu'il n'était pas avec vous, Monsieur, répondit la fille implacable. Mon père, qui était votre fils, se joindra sans doute à lui pour vous demander compte de votre rigueur, qui aurait fait de moi la plus misérable des femmes. Je

suis prête à répondre de mes actions devant Dieu et devant mon père. Je leur dirai : « Celui qui devait me conduire à la vie heureuse et à l'honneur m'avait vendue, je me suis rachetée... Ce que j'ai fait, vous allez le savoir. Vous seul en aurez le secret. »

Elle parla longtemps; le vieillard avait mis ses mains devant sa face amaigrie. « Maintenant, reprit-elle quand son récit fut terminé, condamnez-moi, vous êtes juge! »

Le vieillard se tut, atterré. François regagna son appartement et rejeta les habits de deuil que lui présentait Nanette. Ses résolutions étaient formées. Quand l'aïeul aurait cessé d'être et qu'elle serait l'unique maîtresse à Tulloch, elle demanderait l'annulation d'un mariage qui n'avait pas été consommé et qui d'ailleurs n'avait pas eu son libre consentement. Alors ayant repris le nom de son père, elle pourrait commencer une nouvelle vie. Aucun remords ne l'incommodait; elle éprouvait seulement un grand besoin de paix et de douceur. Qu'un homme, son égal, de belle mine et de pur honneur, voulût l'aimer, il la trouverait soumise et tendre. La source de l'amour était en elle; le vieillard qui rendait son dernier souffle au fond du logis ne la croyait pourtant remplie que de violence et de haine. Les juges se trompent — même quand ils ne sont pas sur leurs sièges.

PAUL PERRET.

(Illustrations de Lucien Métivet.)







LES ÉLÉPHANTS DE L'ÉTAT.

## LE MAHARAJAH DE KAPURTHALA

**B** IEN des écrivains ont choisi pour sujet un prince indien des temps passés, mais il en est peu, il n'en est peut-être pas un qui nous ait donné une idée de leurs descendants. La cause en est peut-être qu'à leurs yeux les princes indiens d'aujourd'hui sont trop civilisés pour être intéressants.

Tel n'était pas le cas quand Louis Rousselet écrivit son livre célèbre sur les Indes; à l'époque qu'il nous dépeint et qui n'est pas très éloignée, les jeux meurtriers, les combats de tigres, etc., étaient encore en vogue et l'autorité des maharajahs sur leurs sujets était presque illimitée.

Aujourd'hui, les choses ont changé, nous n'avons plus les princes fiers et autocrates, aimant la guerre, le carnage et les jeux cruels; nous avons un prince courtois et de haute éducation, bien au courant des choses d'Europe, recherchant les amusements doux et raffinés. Toutefois, c'est encore un guerrier, tel que le furent ses ancêtres, qui saurait, au cas de nécessité, conduire lui-même au combat son armée tout comme l'ont fait ses prédécesseurs; mais la nécessité ne se présentant pas d'utiliser son armée, tout en s'occupant soigneusement de l'entraînement de ses soldats, il se livre à sa stratégie favorite, qui est d'assiéger le cœur des femmes, entreprise difficile dont il sort généralement victorieux, car les femmes sont pour lui d'un grand attrait, et surtout les beautés françaises, dont les manières sympathiques et douces l'ont beaucoup aidé à donner à ses princesses et dames de Zenana une éducation européenne.

Le maharajah de Kapurthala descend en ligne directe des plus grands guerriers des Indes septentrionales, qui, il n'y a pas plus de cent quarante ans, vivaient et agissaient encore comme nos fameux chevaliers du temps de Guillaume le Conquérant.

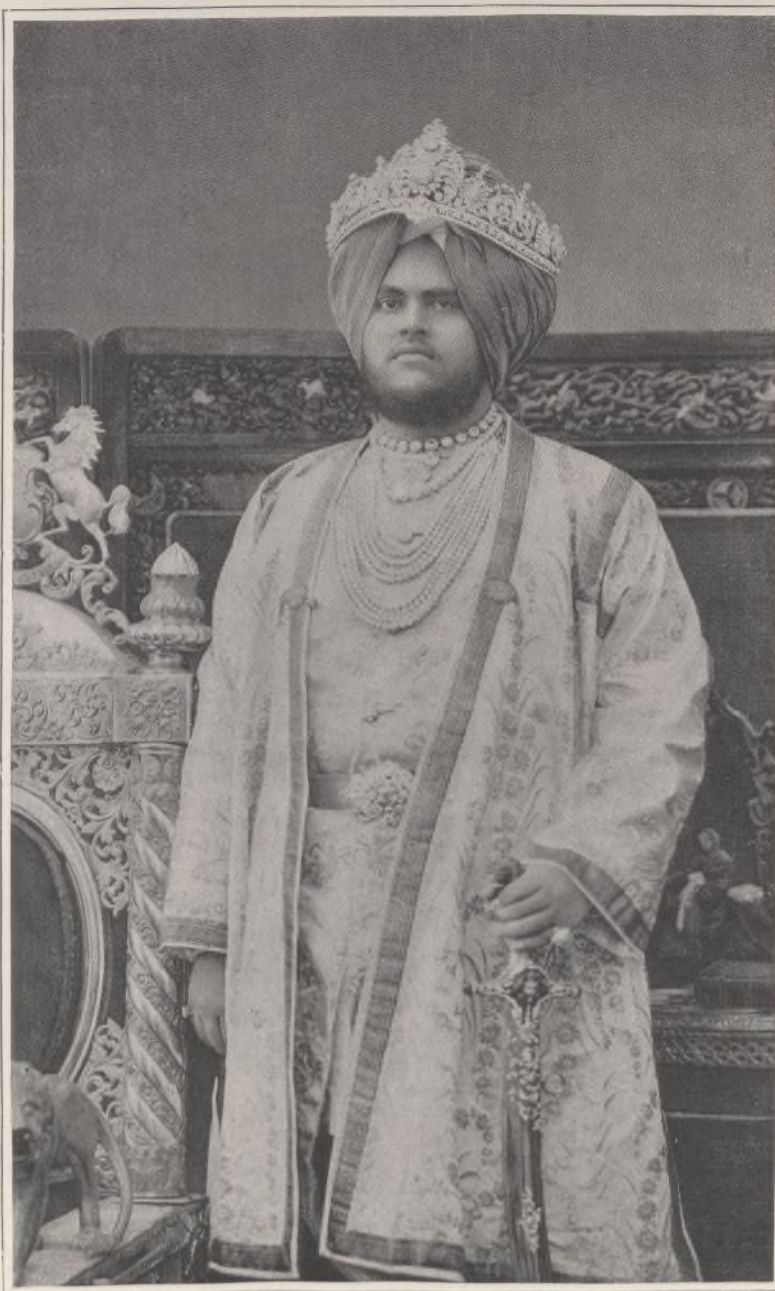
Il y a environ un siècle et demi, les Sikhs (race à laquelle appartient la famille de Kapurthala) étaient en guerre avec les

Mogols qui, précédemment, avaient conquis, pillé et conservé de grandes provinces aux Indes. Il est impossible d'énumérer les combats que se livrèrent ces deux races, de religions si opposées (les Sikhs étant Hindous et les Mogols mahométans);

mais les chances de chacun d'eux furent très variables. Un prince sikh portait-il la guerre et le pillage dans une province mogole, aussitôt un prince mogol en faisait autant dans une province sikh, et toujours ainsi; lorsqu'enfin, il y a cent vingt-cinq ans, un des ancêtres du prince actuel, le grand guerrier Sardar Yassa Singh (le plus éminent des chefs qui consolidèrent la puissance sikh pendant l'invasion mogole), s'empara de Kapurthala et y établit sa dynastie.

En ces temps, la guerre et le pillage étant l'occupation naturelle des princes guerriers, les règnes des souverains de Kapurthala étaient naturellement courts, car aux dangers des batailles venaient se joindre ceux de l'intrigue, et fréquemment un souverain ou ses ministres furent les victimes des conspirateurs et des assassins. Il est évident que les princes de Kapurthala ne purent pas sortir toujours vainqueurs des batailles sans nombre qu'ils livrèrent à cette époque, ce qui explique en partie comment les Etats de Kapurthala furent réduits au tiers de leur étendue; mais cette perte a été largement compensée par les vastes provinces de Oudh, que la famille de Kapurthala doit au grand-père du prince actuel, le Rajah Sir Randhir Singh G. C. S. I., qui rendit de très grands services aux Anglais en 1857, pendant la révolte des Indes. Ce prince, à la tête de son armée, fit une marche glorieuse de Kapurthala sur Lucknow, distance d'environ six cents milles, et à son arrivée, offrit ses services aux Anglais. Il offrit encore volontairement son aide pour sou-

mettre les provinces rebelles de Oudh, aide que les Anglais s'empressèrent d'accepter; le rajah, à la tête de deux mille



S. A. LE MAHARAJAH DE KAPURTHALA.



hommes de cavalerie et d'infanterie, et de quatre canons, marcha sur Oudh, où les six grandes batailles qu'il livra aux rebelles furent autant de glorieuses victoires. Les Anglais,

pour reconnaître les grands services à eux rendus par le valeureux rajah, lui firent don de trois grandes provinces du Oudh, nommées Bhitani, Baundi et Ikauna; de plus, la Reine lui fit



UN DES VIEUX PALAIS DE KAPURTHALA.

cadeau d'un khilate ou robe d'honneur; il reçut aussi d'autres distinctions bien méritées.

Pendant le règne de ce prince, furent commencées les nombreuses améliorations que l'on voit aujourd'hui à Kapurthala; c'était un souverain aux idées grandes et éclairées qui, malgré tous les préjugés qu'on fit valoir alors, partit en 1870 pour un voyage en Europe; malheureusement il mourut en arrivant à Aden. Ainsi disparut l'un des plus glorieux descendants des princes de Kapurthala et des vieux chefs sikhs, très connus (avant la conquête de Kapurthala) sous le nom de « Ahluwalia », tiré de la ville de Ahlu, près de Lahore.

Le prince actuel, homme de belle prestance, aux manières polies et courtoises, possédant à fond les langues française et anglaise, fut très goûté pendant sa visite en France en 1893, car on connaissait beaucoup son amitié et sa sympathie pour les Français; il fut apprécié non seulement par les hautes classes de la société, mais aussi par tous les commerçants, car il est un grand protecteur en même temps qu'un important acheteur des productions artistiques, littéraires et commerciales françaises; aussi a-t-il un représentant en Europe qui s'occupe de toutes ses affaires.

Son Altesse Farzand-i-Dilband, Rasikhul-Iti-Kad, Daulat-i-Inglishia, Raja-i-Rajagan, Raja Jagatjit Singh Bahadur Ahluwalia, Maharajah of Kapurthala, est né en novembre 1872, et par conséquent n'a que vingt-quatre ans; toutefois, une rare réunion des qualités de l'esprit et du cœur lui permet de gouverner ses vastes principautés avec une justice et une équité que l'on rencontre rarement chez les autres souverains indiens. Ce jeune prince jouit d'une grande popularité chez ses propres sujets et dans beaucoup d'autres principautés. Il est aussi très lié avec la plupart des souverains indiens, entre autres le jeune et charmant maharajah Scindia de Gwalior, l'un des plus riches potentats des Indes. De tous les peuples au monde dont s'occupe le prince, ce sont les Parisiens et leur goût artistique auxquels il s'intéresse le plus, et souvent on l'entend dire qu'aucun mot ne peut exprimer son admiration pour l'élégance et la grâce des Parisiennes.

Le budget des recettes de Kapurthala était d'environ six millions de francs; mais sous le présent règne il s'est augmenté, grâce à l'expérience acquise par le prince dans son voyage en

Europe et dont il a su se servir judicieusement, pour le plus grand bien de ses sujets. Son Altesse le Maharajah est entourée de personnes instruites et éclairées; un conseil spécial l'aide à gérer les affaires de l'Etat. Quelques-uns des bienfaits qui rappelleront le règne actuel sont: l'amélioration sanitaire, la construction de routes, l'établissement de nouvelles écoles, le perfectionnement du système d'éducation, l'ouverture de dispensaires gratuits et surtout l'encouragement donné aux agriculteurs et manufacturiers indigènes. Les villes du Kapurthala ont atteint un degré de commodité que l'on rencontre rarement; ceci est dû en grande partie à ce que le prince s'intéresse à tout ce qui touche le bien de l'Etat et de ses sujets; il s'ensuit que ceux-ci sont contents et heureux.

La surface du Kapurthala est de 598 milles carrés et sa population de 300,000 habitants, comprenant des Sikhs, des Hindous, des mahométans et des chrétiens. En plus de ce royaume, le prince a ses possessions des Oudh, qui ont une surface de 700 milles carrés et une population d'environ 260,000 indigènes de races différentes. L'armée se compose de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie. Les hommes sont grands et solides, bien exercés et présentent une superbe apparence. Le prince de Kapurthala, quand il visite officiellement une ville anglaise, a droit à une salve de onze coups de canon. Ses couleurs sont bleu et blanc. La ville de Kapurthala est à environ onze milles de Jullundur et à huit milles de la rive gauche de la rivière Beas, elle est aussi à deux heures de chemin de fer de Lahore; on y parle les langues Punjabi et Urdu.

Comme correspondant spécial du *Figaro illustré*, celui qui écrit ces lignes fut admirablement reçu par le Maharajah. A son arrivée à la petite station de Kartarpur, il trouva plusieurs personnes de la maison du prince qui l'attendaient et fut conduit en voiture à quatre chevaux à la maison des hôtes, palais réservé à la réception des hôtes de Son Altesse. Les décorations intérieures en sont superbes, surtout les plafonds et les murs, qui sont entièrement du plus beau travail de Kapurthala, avec des moulures splendides, merveilles de l'art oriental, avec ses riches couleurs sombres relevées par l'or et l'argent; puis des tapis épais, dont les tons, aussi bien que le tissu, sont un rêve pour un connaisseur. Les domestiques portent une livrée bleu foncé et argent, ils sont commandés par le majordome du prince, qui



fut autrefois employé au Grand-Hôtel, à Paris. Après le bain, un lunch délicat me fut servi; peu après, le secrétaire du prince vint me chercher en voiture pour me conduire chez le Maha-

rajah, qui me fit un accueil très cordial, et je fus invité à rester jusqu'à la fin de la « semaine de la Kapurthala », qui commençait justement le lendemain. La « semaine de la Kapur-



LE PALAIS DES FÊTES (L'ARRIVÉE DU PRINCE ET DU COLONEL MASSEY).

thala » est une série de fêtes données par le Prince et qui durent six jours; tous les hauts fonctionnaires anglais, les nobles du pays, sont invités ainsi que leurs femmes et leurs familles, soit quarante ou cinquante personnes à loger et à entretenir pendant une semaine entière; et tout se passa sans le moindre contretemps.

Les invités commencèrent à arriver de bonne heure, le matin du 2 mars; Kapurthala était déjà tout en fête, décorée de palmes et de tentes artistiques; on voyait partout courir les domestiques. Dans l'après-midi du même jour eut lieu un grand garden-party en même temps qu'une exposition de fleurs, de fruits et de légumes. Cette dernière, tout à l'honneur du jardinier français du prince, montrait non seulement les plus beaux spécimens de fruits et légumes indiens, mais aussi une collection des plus variées de ceux d'Europe, même des fraises et des petits pois. Quand on eut distribué les récompenses aux aides-jardiniers qui avaient exposé les plus belles collections, les invités organisèrent des concours de tir (avec des fusils à air comprimé), des parties de lawn-tennis, de Badminton, etc., pendant que la musique militaire de Kapurthala jouait des morceaux variés. Après que le thé et des rafraîchissements sans nombre eurent été servis, les invités allèrent s'habiller pour le grand dîner, qui eut lieu dans le palais des invités. Après les toasts, la soirée se continua par un concert vocal et instrumental.

Le second jour, il y eut un pique-nique au nouveau palais d'été « La Villa Belle-Vue », construction dont peuvent être fiers les architectes qui l'ont élevée. Les invités furent conduits à la Villa, où fut servi, sous une énorme tente élevée pour la circonstance, un splendide déjeuner. Les Messieurs firent ensuite du tir au pigeon, des excursions, dans des bateaux électriques ou à rames, sur la belle rivière. Après dîner, un grand bal fut donné dans la grande salle des réunions de Kapurthala, superbement décorée à cette occasion. Dans l'après-midi suivant, les jeux indiens prirent place sur le champ de courses;

y assistèrent les invités aussi bien que les officiers de l'armée du prince. Ces jeux

demandaient une grande adresse et de bons cavaliers; il y eut aussi des luttes et des exercices militaires. Le soir, le prince donna un dîner au « Palais de l'Elysée »; le menu était tout à fait parisien, la cuisine et les vins ne laissaient rien à désirer. Le jour suivant, les messieurs s'occupèrent à chasser pendant que les dames assistaient à un garden-party offert, à leur sexe seulement, par les princesses royales. Naturellement, les autres dames, avec qui le prince partage ses affections, étaient aussi présentes, et la plus belle entre toutes était certainement sa première favorite actuelle.

Pendant que les dames prenaient part à des divertissements variés, le Tikka Sahib, fils aîné et héritier du prince, fit le tour des jardins dans un landau en miniature, spécialement construit pour lui par un des meilleurs carrossiers de Paris. Le lendemain, nouvelles fêtes et nouveaux jeux; puis l'après-midi suivant, les adieux et les remerciements pour l'hospitalité reçue, après quoi les hôtes commencèrent à se séparer. Le prince retourna auprès de ses femmes, les fonctionnaires rattrapèrent le temps perdu en amusements et les domestiques comptèrent et se partagèrent les pourboires que leur avaient laissé en s'en allant les dames et les messieurs.



LE TIKKA SAHIB, PRINCE HÉRITIÈRE.

La vie privée du Maharajah, au moins d'après ce que l'on peut en connaître, est très bien réglée. Il prend le matin, vers onze heures, son premier déjeuner, à la mode franco-indienne. Puis rend visite à son harem. Après quoi il fait venir son majordome et s'occupe généralement des affaires de sa maison, les plus importantes étant les demandes de ses femmes, parfumeries, soies, robes, éventails et tout ce qui ne peut pas leur être donné de suite. Ensuite la gouvernante française du jeune prince peut se présenter et demander des jouets et des bonbons pour la jeune Altesse. Quand le prince a



donné les ordres nécessaires pour satisfaire à toutes ces demandes, son secrétaire lui remet sa correspondance. Celle-ci ouverte et les notes pour les réponses prises, les entrevues et les affaires d'Etat viennent après; celles-ci sont généralement terminées vers quatre heures et demie; alors le prince joue au tennis, monte à cheval ou en voiture, ou bien encore se rend au patinage à roulettes, dans le Palais des Fêtes, où se trouve aussi la salle du conseil.

Cet immense palais, dont nous donnons une reproduction, est un étonnant morceau d'architecture, surtout l'intérieur, avec ses splendides colonnes et plafonds. Sur les murs sont les portraits à l'huile des ancêtres de Son Altesse ainsi que de leurs amis, aussi bien Européens qu'indigènes, entre autres, deux beaux portraits du prince et de la princesse de Galles.

A Kapurthala, skating-rink, rafraichissements, théâtres et autres amusements sont gratuits, mais personne ne peut visiter ce pays sans la permission du prince. Une fois là, on commence à se croire soi-même un petit prince; l'on vit comme dans un songe des *Mille et une Nuits*. Mais l'on revient un peu à la réalité en voyant les chameaux et les éléphants marcher dans les rues qui, la nuit, sont éclairées à la lumière électrique. Même on trouve ici la bicyclette, qui était en vogue à Kapurthala avant qu'elle ne fit rage en Europe. Sur la rivière, on voit des bateaux de plaisir et de course du dernier genre, d'autres mus par l'électricité; on voit aussi, dans les rues, des voitures de fabrication française, anglaise ou américaine. Les femmes du prince sont habillées à la dernière mode parisienne, surtout les princesses, dont le couturier est le plus connu de Paris, pour ne pas dire du monde entier.

Il faut aussi voir les bijoux des dames et du prince; les bijoux que celui-ci porte quand il est en grand costume doivent valoir de quatre à cinq millions. Le prince est versé dans tous les genres de sports et de jeux d'adresse, tels que l'équitation, le billard, le tennis, la chasse à tir et aux tigres; il aime aussi beaucoup tous les beaux arts, mais surtout la musique et la peinture. Il chante avec un certain talent en français et en anglais, connaît beaucoup de nos opéras par cœur; la danse est aussi un de ses passe-temps favoris, comme chacun peut en juger par le grand nombre de bals donnés à Kapurthala, et il va sans dire qu'il est le cavalier le plus recherché. Il s'est aussi essayé à la littérature, il a écrit et publié un livre intéressant sur son voyage en Europe et en Amérique, où il avait été cordialement reçu par la reine d'Angleterre, impératrice des Indes, le regretté président Carnot, l'empereur d'Autriche, le roi d'Italie, le roi des Belges, le roi de Grèce, l'empereur Allemand et le khédive d'Egypte. Son voyage en Europe a été une grande surprise pour les Sikhs, car les anciennes lois de leur religion ne leur permettaient pas de traverser la mer: l'entreprendre était, de la part du Maharajah, un acte de grand courage et affirmait ses idées avancées, surtout si l'on songe que son grand-père, qui le premier en avait fait l'essai, avait trouvé la mort en arrivant à Aden. Il est le premier et seul prince sikh qui ait visité l'Europe; il a aussi décidé de faire un autre voyage à Paris au printemps de 1897, et il espère avoir autant de plaisir pendant son second voyage qu'il en a eu pendant le premier.

En outre de ses Etats de Kapurthala et de ses possessions de Oudh, le prince a un joli château à Dharmasala, au nord, dans les monts Himalaya, où il a coutume de se rendre avec toute sa suite, y compris ses femmes, aussitôt que la chaleur se fait sentir à Kapurthala; mais comme Dharmasala est très tranquille et, de plus, d'un accès difficile, il a dernièrement acheté une propriété en Mussorie, station d'été, aussi dans l'Himalaya, mais beaucoup plus agréable et plus vivante, la ville étant, pendant la saison chaude, pleine d'officiers civils et militaires, de commerçants fuyant, avec leurs familles, la chaleur intolérable

des plaines. Dans ce charmant site, en vue des pics couverts de neige, le Maharajah construit un château renaissance où il donnera des réceptions, des bals et des garden-party pendant les mois d'été.

Kapurthala est gouverné par le Maharajah, aidé de ses fonctionnaires, mais en cas de besoin, il fait appel aux conseils du colonel Massey, commissaire du gouvernement anglais pour le district de Jullundur; les principaux fonctionnaires d'Etat sont: les officiers judiciaires, financiers et civils; l'officier religieux et le secrétaire militaire. Il y a encore l'officier médical, ceux de police, des travaux publics et de l'instruction; aussi le gouverneur et les officiers des provinces de Oudh et forestiers.

Les Maharanees ou princesses royales sont les premières femmes du Maharajah; elles sont de famille princière et de très haut rang, de vraies dames, agréables et aimables, mais ne veulent pas contrevenir le moins du monde aux usages de leur rang ou, en d'autres mots, aux coutumes religieuses, en mangeant avec des Européens ou en laissant voir leurs traits par un autre homme que leur mari.

Naturellement il n'en va pas de même avec les dames; elles jouent le tennis, le Badmington et patinent à roulettes avec elles; mais, en ces occasions, aucun homme ne peut entrer dans les jardins ni au skating-rink. S'il y a une représentation théâtrale ou une grande réception, Leurs Altesse peuvent voir tout ce qui se passe d'une tribune, spécialement construite pour elles, dans tous les monuments publics; le devant ou la fenêtre de cette tribune est grillé comme les baignoires dans nos théâtres. Quand elles veulent sortir en voiture, de la porte du palais à celle de la voiture elles sont couvertes par une espèce de grand parapluie qui les cache jusqu'aux pieds et qui est retiré en arrière quand elles arrivent à leur landau fermé, dont chaque ouverture est cachée par des rideaux ou des stores pliants au travers desquels les princesses peuvent regarder sans être vues elles-mêmes.

Avec notre manière de voir, la vie de ces charmantes princesses nous semble barbare et monotone, mais elles se contentent de l'amour de leur mari et de leurs enfants qui les aiment au point qu'ils sont rarement ailleurs qu'aux côtés de leur mère; les princesses passent le surplus de leur temps à broder, à faire de la musique, à étudier les langues étrangères, quand elles ne sont pas en train de projeter quelque surprise agréable pour leur mari ou pour leur fils.

On voit, d'après ce qui précède, que le Maharajah de Kapurthala est pour ses femmes un des princes indiens les plus libéraux. Les princesses sont plus généreusement traitées que dans tout autre Etat de son pays.

Son Altesse a l'intention de faire cette année un long séjour à Paris et sera très probablement parmi nous quand paraîtra cet article. Il désire beaucoup être présenté au Président de la République et à M. Hanoteaux; il les tient tout deux en haute estime, parce que, à ses yeux, ils représentent la France, et que, après sa principauté, le pays qu'il aime le plus, c'est la France.



C. MERTENS.

Représentant du Maharajah à Paris.



UN DÉTACHEMENT DES GARDES DU CORPS DU MAHARAJAH.







R. HOLYOAKE



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright 1897 by Bussell, Valdes & Co.

BOUDERIE

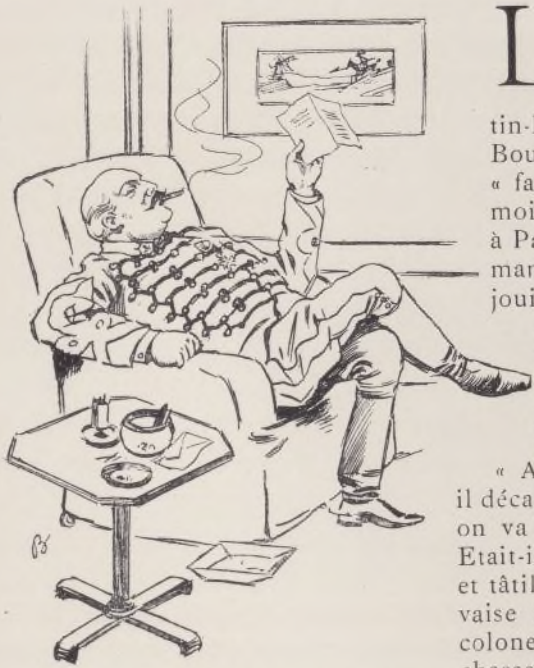
Ayuntamiento de Madrid







# L'Hôtel de la Brigade



Le colonel Collassier, commandant le 31<sup>e</sup> chasseurs à Port-Léon, en pleine Normandie, reçut ce matin-là une lettre du général Bourrasche l'informant que, « favorisé d'un congé de trois mois, il allait passer ce congé à Paris, et lui remettait le commandement de la brigade, avec jouissance de tous les locaux ».

Au reçu de cette missive, Collassier avait pirouetté dans son cabinet de façon toute juvénile, malgré ses cinquante-sept ans.

« Ah ! il s'en va, ce vieil ours, il décampe ! ce n'est pas trop tôt, on va pouvoir respirer un peu. Était-il méfiant, l'animal ! Et raide, et tâillon, et toujours de mauvaise humeur. « Vos chasseurs, colonel, surveillez mieux vos petits chasseurs ! » Et des observations

à chaque instant, des prises de bec à propos d'une crinière trop longue, d'un paquetage trop serré... Ah ! il s'en va, le général... Eh bien ! que le bon Dieu l'accompagne ! »

Ayant dit cela, l'excellent colonel Collassier alluma un cigare, qu'il trouva exquis. Le soir même, il s'installait à l'Hôtel de la Brigade, — une massive bicoque de province, qui servit jadis d'évêché, au temps où Port-Léon était un diocèse.

Collassier, vieux troupier de la bonne école, ravi d'exercer un commandement supérieur, — deux superbes régiments : 31<sup>e</sup> chasseurs, 37<sup>e</sup> dragons, — s'occupa fort activement des affaires de la brigade. Il convoquait, à chaque prétexte plausible, son corps d'officiers, et, avec un visible plaisir, étalait son gros ventre sur l'utrecht, la moleskine du gouvernement. Après quelques jours de cet exercice, le brave homme sentit la solitude l'envahir... A quoi bon habiter un pareil hôtel. A quoi bon tant de jolis salons, le piano, la salle à manger Louis XIII, puisque personne n'égayait cela ? Pas de femme, pas de jupe, pas de robe de soie pour faire *frou frou* dans ces ravissantes pièces meublées aux frais de l'Etat ! A force de creuser cette situation délicate, le colonel eut une idée...

Cette idée, c'était de mander à Port-Léon l'unique fruit de ses légitimes amours, Mademoiselle Berthe Collassier, que le colonel, demeuré veuf de bonne heure, avait fait élever à Paris avec le plus grand soin, et qu'il comptait bien « caser », c'est-à-dire marier, à la prochaine occasion favorable.

Pour le moment, la jeune fille était « en subsistance » — un mot du colonel, — chez son oncle, M. Cyrille Collassier, l'un des receveurs de la capitale. L'oncle avait de son mieux essayé de marier sa jolie nièce, mais l'absence de dot nuisit au succès de cette louable entreprise. Et comme Berthe marchait sur ses vingt-trois ans, il y avait urgence à faire un placement immédiat, d'autant que les filles d'officiers supérieurs ont le sang vif comme la poudre.

Le colonel, ragaillard par son idée, griffonna à la hâte quelques mots et envoya un de ses ordonnances porter le bout de papier au télégraphe. Puis il se frotta les mains à peu près de la façon dont se les frottait l'illustre Titus quand il avait gagné sa journée. On devine que la dépêche mandait à Port-Léon le frère et la fille du colonel, l'un conduisant l'autre.

Parvenu à destination, le bienheureux papier bleu mit en rumeur la cervelle de la principale intéressée : « Je parie que papa m'a trouvé un mari. — Voilà qui ne m'étonnerait pas », répondit l'oncle. Et il relut de nouveau le télégramme : « Pars immédiatement avec Berthe pour Port-Léon. Em-

portez bagages. Vous attendez demain midi. » Il s'agissait évidemment d'un mariage, ou l'oncle ne s'y connaissait plus.

Le lendemain donc, on héla un fiacre. Mais en arrivant dans la cour de la gare Saint-Lazare, les deux voyageurs s'aperçurent qu'ils étaient en avance d'une bonne demi-heure. En outre, Mademoiselle Berthe constata l'oubli de son carton à voilettes, oubli facile à réparer, force modistes ayant élu domicile dans ce coin de Paris. C'est ce que Berthe fit remarquer à Cyrille, en ajoutant que cinq minutes lui suffiraient pour ses achats. Pendant ce temps, l'oncle s'occuperait des bagages et choisirait deux bonnes places dans l'express de Normandie.

Cyrille, convaincu, laissa pour quelques instants s'envoler la charmante oiselle confiée à ses soins : puis ayant fait enregistrer ses bagages à grand renfort d'explications, l'oncle pénétra sur le quai d'embarquement, dévisagea toutes les voitures du train, calcula approximativement leurs chances d'échapper à un accident. « toujours possible », et prit enfin place dans un compartiment dont la solitude l'attira. Il se pelotonna dans la bonne place du coin et « marqua » de ses gants et de sa canne la place sise en face de la sienne. Ces préparatifs terminés, en vrai fonctionnaire, M. Cyrille Collassier parcourut un journal, histoire de savoir comment allaient la santé du chef de l'Etat, le cours de la rente et les biens de la terre.

Au moment où le frère du colonel constatait « la ferme tenue de nos fonds d'Etat », une aventure bien parisienne arrivait à Berthe. Comme elle sortait d'une boutique avec ample provision de voilettes, — depuis la voilette unie, si propice aux jolis yeux, jusqu'à la voilette à pois d'or, tant capable d'impressionner les lointaines provinces — Mademoiselle Berthe fut saluée d'un : *La jolie femme !* proféré par un passant d'une trentaine d'années et dont l'attitude semblait dénoter la plus vive admiration.

La jaquette moulant bien le torse, irréprochablement ganté, le haut de forme reflétant les moindres rayons, un léger pardessus sur le bras, canne en main et l'air décidé, l'inconnu ponctua d'un sourire fade l'exclamation sortie de ses lèvres. Tout de suite, Mademoiselle Berthe reconnut à quelle famille humaine appartenait l'intrus. Elle le classa dans la catégorie des *suiveurs*, mais un suiveur de l'espèce la plus dangereuse, car il n'était pas huit heures du matin, et ce genre d'hommes « suit » intrépidement jusqu'à midi, heure du déjeuner.

Sans donner plus d'importance à l'incident, Mademoiselle Collassier s'engagea résolument dans la rue du Havre, traversa la cour de la gare et commença de franchir l'escalier cyclopéen qui mène au port, c'est-à-dire au train, les jolies voyageuses suivies par des indiscrets. Un petit regard jeté de côté lui permit de s'assurer que le passant n'abandonnait point ses traces. Elle fut plutôt flattée de cette poursuite, sachant là le train de Normandie qui chauffait ferme et allait l'arracher à son galant persécuteur. Quelques pas légers et doux comme elle la conduisirent dans l'immense hall où s'agite le troupeau des voyageurs. Vite elle passa devant la casquette galonnée préposée au visa des des tickets... Le suiveur, effrontément, prit la même direction. La jeune fille s'arrêta une minute, afin de jouir de la déconfiture de l'inconnu, qu'on allait sûrement empêcher d'entrer. Son





espérance fut déçue. Interrogé sur sa destination et son ticket, l'homme répondit : « J'ai mon billet » du ton le plus naturel du monde et continua sa poursuite.

« En voilà un aplomb ! » pensa la fille du colonel.

Mais elle se prit bientôt de pitié pour l'audacieux. La femme n'est-elle pas un ange de charité dans les moindres occasions de la vie ? Et puis, faut-il le dire ? une pareille poursuite, si ardemment entreprise, lui inspirait quelque sympathie pour celui qui semblait vouloir, en dépit de tout, la mener à bonne fin. Elle comprit qu'il fallait ménager cet homme, réserver son enthousiasme pour l'avenir, de façon qu'une autre fille d'Eve pût en bénéficier. Donc, elle s'arrêta net ; et comme l'homme arrivait à sa hauteur, elle aveugla son monocle de ce gazouillement rapide :

« Vous perdez absolument votre temps, Monsieur. Je ne suis pas la femme qu'il vous faut. D'ailleurs, je vais très loin, au fond de la Normandie, sans compter que je ne suis pas seule... »

— La Normandie, parfaitement, mademoiselle, répondit l'inconnu. J'y vais de ce pas, et avec ce train... La Normandie ! rien que des pommiers et des bonnets de coton, un pays charmant. »

Berthe Collassier fut littéralement « mouchée ». La pauvre enfant ignorait encore à quelles extrémités peut se porter un « suiveur du matin ». Elle laissa la l'inconnu, parcourut dare dare le train. Enfin se montra à une portière la face moustachue de l'oncle Cyrille. Avec un bond de cabri, elle monta dans son compartiment et s'assit en face de lui.

« Combien as-tu acheté de voilettes ? demanda l'oncle. — Quatorze, dit Berthe, et tout ce qu'il y a de plus chic ! — Voilà de quoi révolutionner Port-Léon. Rien ne m'ôttera de l'idée que ton père a trouvé un gendre ! »

Berthe ne répondit rien. Ce mot *gendre* produisit son effet, et pendant quelques minutes la jeune fille entra dans le pays des rêves... Le suiveur, son monocle et son toupet étaient déjà oubliés. La voilà, dirait Dupuis, des Variétés, la voilà bien, la mobilité féminine !

Tout à coup, il y eut sur le quai un redoublement de bruits et de pas. La locomotive jeta dans l'air ses gémissements de tonnerre. Une cloche sonna. La voix fiévreuse d'un employé criait à tue-tête des « En voiture ! en voiture ! » suppliants. Une face effarée parut devant le compartiment de nos voyageurs, et un homme y entra, littéralement poussé et hissé par l'employé. Berthe fit une moue, eut un léger frisson d'impatience. C'était lui ! le suiveur à l'insipide monocle, au pardessus mastig, aux airs insolents, au haut de forme reluisant. Il s'assit posément dans l'un des coins demeurés libres, non sans avoir jeté, au passage, un « pardon, madame » suivi d'un « pardon, monsieur » qui annonçaient un minimum d'éducation. Ah ! il était de la bonne espèce, ce suiveur ; il était tenace ! Mais au fait, pourquoi ne pas l'appeler par son nom ?

Il se nommait le vicomte Jean Palourd de Pontaubry, galopait vers ses trente ans, n'était pas bon à grand'chose, et jouissait de trente mille livres de rentes, avec la perspective d'un oncle, diplomate en retraite, octogénaire et courtoisé par l'apoplexie. Le vicomte était l'ordinaire plasiron des membres du cercle des Clarinettes, lesquels blaguaient ferme sa capoul, sa maigreur, la forme de ses cravates et ses prétentions de bourgeois des cœurs. A la vérité, Palourd de Pontaubry avait été simplement roulé, et dans les grands prix, par quelques habitantes du quartier Marbeuf aidées de trois ou quatre figurantes du Châtelet, de celles qui jouent « la fée des glaïeuls » ou « la princesse du Monomotapa ». Très froissé de voir mettre en doute ses aptitudes conquérantes, le vicomte s'était fait « suiveur » depuis quelque temps. Suiveur ! source délicieuse en voluptés fécondes. Le succès n'ayant guère répondu à ses efforts, Pontaubry s'était juré de remporter sous peu une victoire très en panache, de celles qu'on peut raconter à tout un cercle. Le joli minois et les cheveux blonds de Mademoiselle Collassier, aidés de l'express de Normandie, semblaient pour le moment encourager l'idée fixe du jeune fat... De temps à autre, il jetait sur la fille du colonel un regard empli de menaces, un de ces regards qui disent : « Je tiendrai bon. J'irai jusqu'au bout. »

L'oncle Cyrille se contenta de toiser le vicomte des pieds à la tête, puis, satisfait sans doute de cet examen, il se replongea dans la lecture de son journal. Mademoiselle Berthe songeait à la fois à l'aplomb de « cet individu » et au plaisir qu'elle aurait à embrasser son père. Quant à Pontaubry, enchanté d'avoir une

aventure sur les bras, fort de cinquante louis et de quelques billets de banque qui garnissaient sa poche, tout en affectant de regarder par la portière, il se demandait à quel genre de femme



il avait affaire. Le train filait comme un éclair. A Versailles, la tunique brodée d'un contrôleur fit irruption dans le compartiment : « Vos billets ! »

M. Cyrille Collassier, homme d'ordre, porta la main à son portefeuille, en tira deux bouts de carton qu'il passa au contrôleur. « Deux Port-Léon, parfait ! » répondit l'homme. Au même instant, le vicomte Palourd de Pontaubry prenait la parole : « J'étais en retard. Je n'ai pas eu le temps de prendre mon billet... Voulez-vous m'en faire un pour Port-Léon ? » En disant cela, il tendait au contrôleur un billet de cent francs.

Le contrôleur ne dit rien, zébra de quelques coups de crayon un carré de papier jaune et articula machinalement : « Paris, Port-Léon, première, trente-huit francs soixante-quinze ». Il jeta le billet de cent francs dans sa sacoche et retira de ce gouffre de cuir soixante et un francs vingt-cinq en espèces sonnantes. « Voilà votre compte, monsieur, » dit-il à Palourd de Pontaubry. Et il disparut pour aller contrôler le wagon voisin.

Mademoiselle Berthe Collassier n'avait perdu ni un mot ni un geste de son admirateur. Elle estima que, décidément, c'était un *malin*. « Nous verrons tout de même sa tête en arrivant ! » pensa-t-elle.

Pontaubry, sage comme une image, gardait dans son coin une attitude des plus correctes. Un peu après Laigle, l'excellent oncle Cyrille, qui avait lu et relu son journal, prit un cigare dans sa poche, se tâta, se retâta et finit par demander à Berthe si elle avait des allumettes, à quoi la nièce répondit négativement. « O Providence ! le vieillard fume », pensa M. de Pontaubry. Et, très obligeamment, il tira d'un mignon porte-allumettes en argent ciselé une « bougie » à tête bleue, qu'il offrit à son compagnon de voyage.



En wagon, entre étrangers, une allumette acceptée ne tarde pas à précéder la conversation. Le cigare du fonctionnaire n'était pas fumé à moitié que le vicomte et l'oncle Cyrille avaient rompu la glace. Ce contact amical fut vu d'un mauvais œil par Mademoiselle Collassier ; et comme l'oncle déclarait, à voix basse, que « ce monsieur était charmant », la fille du colonel, un peu nerveuse, raconta à son chaperon l'ardent pourchas dont elle était l'objet de la part de l'homme aux allumettes. Un nuage passa sur la face de l'oncle Cyrille.

Il avait été capitaine de la garde nationale pendant le siège, était frère d'un colonel de cavalerie, — deux choses qui l'autorisaient, à l'occasion, à prendre des allures militaires. Pendant une seconde, il se demanda fort sérieusement s'il ne jetterait pas le vicomte par la portière ; mais une pensée pacifique traversa son cerveau : « Cet homme va à Port-Léon, comme ma nièce et moi. Et qui me dit que ce n'est point là mon futur neveu, le gendre choisi par mon frère ? » L'idée, communiquée à Berthe, la rendit de nouveau rêveuse. Plusieurs fois même, à la dérobée, elle jeta sur le suiveur des regards plutôt sympathiques...

L'express s'arrêta. On était à Port-Léon. L'oncle Cyrille tira sa montre. « Midi et demi, s'écria-t-il, la bonne heure pour déjeuner ». Tous trois descendirent sur le quai.



Malle, valise et carton à chapeaux furent hissés sur l'une des voitures qui guettaient, devant la petite station, l'arrivée du train de Paris. Quelques indigènes de Port-Léon dévisageaient les voyageurs. Le vicomte, naturellement, mettait pour la première fois les pieds dans ce pays perdu. Sa crânerie néanmoins demeurait entière.

« Je ne connais pas la ville, dit-il à l'oncle Cyrille. Auriez-vous l'extrême obligeance, monsieur, de m'indiquer un bon hôtel ? »

— Ma nièce et moi, nous descendons à l'Hôtel de la Brigade. Mais je pense que vous serez très bien au *Soleil d'Or*, chez Vigoureux aîné, ou plutôt à l'hôtel des *Trois Requins*, tenu par Le Kordec, un ancien marin de l'État...

— Merci, monsieur, j'avais complètement oublié que je descends aussi à l'Hôtel de la Brigade. — On doit y être mieux qu'ailleurs », ajouta l'audacieux en souriant.

Cette fois, M. Cyrille Collassier heurta du coude le dos de son exquise nièce. « Ma chère enfant, dit-il à mi-voix, le doute n'est plus permis; c'est bien là ton futur mari. Tu l'as entendu :



il descend chez nous, à l'Hôtel de la Brigade, chez ton père... Sois aimable avec lui. Il est charmant, charmant...

Je vais le prendre dans notre voiture... — Prenez, mon oncle, prenez ! » répondit en rougissant Mademoiselle Berthe.

En cinq minutes, la voiture avait parcouru les principales rues de Port-Léon. On tourna à droite devant la mairie, on laissa le tribunal et la sous-préfecture sur la gauche pour atteindre les bords du Baliveau, la rivière qui coupe en deux la petite cité. L'Hôtel de la Brigade se montra, blanchi à neuf et flanqué de sa guérite. Dix secondes après, le colonel Collassier déposait deux sonores baisers sur les joues de sa fille.

« Enfin ! la voilà, ma Parisienne... Et ce bon Cyrille ! Arrive, trainard... Ne t'inquiète pas des bagages, on va se mettre à table tout de suite. Vous devez être en appétit. » Le vicomte ne bronchait pas.

Un peu effarouché d'abord par la croix, le képi, le dolman et les bottes du colonel, fort étonné aussi à l'aspect de ce singulier hôtel dépourvu d'enseigne, de portier et de garçons, il n'avait pas tardé à reprendre ses esprits, et suivit l'oncle, la nièce et le colonel jusqu'à la salle à manger, située au premier étage. L'ameublement lui parut cossu, mais la table d'hôte un peu abandonnée. Le receveur se défit de son pardessus et Mademoiselle Berthe de son chapeau. Sur la nappe, trois couverts montraient leurs bonnets d'évêque. Le colonel, enchanté de revoir sa fille et son frère,



paraissait d'excellente humeur. Comme il venait d'apercevoir le vicomte, il marcha droit à lui, et très aimablement :

« Monsieur déjeune avec nous ? »

— Si vous le voulez bien, cher monsieur... colonel... » répondit le vicomte.

Le receveur s'approcha de son frère, cligna de l'œil et, d'un air entendu :

« Monsieur est de nos amis. Je te le donne comme un charmant compagnon de route. »

— A la bonne heure ! s'écria le colonel... Mariette, ajoutez un couvert... au trot, mon enfant, au trot... Et maintenant, à table ! comme on chante dans les *Huguenots*. »

Le déjeuner fut délicieux, arrosé d'excellent vin blanc, mais un peu promptement mené. Le colonel se montra plein de prévenances pour cet élégant convive, à lui inconnu, qu'il tenait au fond du cœur pour quelque jeune ami de son frère. Le vicomte Palourd de Pontaubry eut le bon goût de ne s'étonner de rien, pas même de l'absence des garçons et du propriétaire de l'hôtel.

« Ce sont les mœurs de la province, pensa-t-il. On est à l'hôtel comme chez soi. Enfin ! je sais toujours qu'elle est fille d'un colonel, et que... »

« Pardon, monsieur, dit Mademoiselle Berthe au hardi Pontaubry, papa vous demande si vous prenez du café... »

— Comment donc ! mademoiselle, tout ce qu'on voudra... une tasse... deux tasses... »

Il allait dire trois tasses, mais l'apparition des havanes l'arrêta. Il en choisit un bien sec dans la boîte que lui tendait le colonel, l'alluma et, pour dire quelque chose :

« Ne vous ennuyez-vous point un peu dans ce pays perdu, mon colonel ? »

— Moi, m'ennuyer ! s'écria le commandant par intérim de la brigade, on voit bien que vous ne me connaissez pas... ni moi, ni l'armée... Tenez, mon jeune ami... Mais, au fait, cet oubli de Cyrille ne vous a pas présenté... A qui ai-je l'honneur... »

— Au vicomte Jean Palourd de Pontaubry, cher monsieur, répondit à la hâte le clubman.

— Tiens ! vous êtes vicomte ? » interrogea naïvement Cyrille Collassier.

Le colonel toussa deux ou trois : *Hum ! hum !* cessa de fumer, puis dévisagea froidement son frère, sa fille et son convive inattendu.

« Ah ! ça, dit-il, vous voilà tous trois comme des ahuris... Cyrille, tu ne connais donc pas monsieur ? »

— Je n'ai cet honneur que depuis ce matin... »

Ces mots, timidement proférés par l'oncle Cyrille, amenèrent une catastrophe. D'un bond, le colonel quitta la table et, par un flamboyant regard décoché au vicomte, il força ce dernier à l'imiter.

« Comment, monsieur, vous n'êtes



pas de nos amis, et vous mangez mon déjeuner ! et vous vous installez chez moi, sans façon, à l'Hôtel de la Brigade ! »

La colère saisit à son tour le pacifique receveur. Il comprenait enfin que le Pontaubry n'était point le gendre probable, et, dans son désir de châtier celui qu'il prenait pour un intrigant ou un mauvais plaisant :

« Ajoute qu'il a osé suivre ta fille jusqu'ici ! » clama Cyrille en s'adressant au colonel.

Interrogée par son père, Mademoiselle Berthe baissa les yeux. La stupéfaction semblait l'avoir rendue muette.



Cependant, le vicomte, quoique un peu pâle, n'avait rien perdu de son calme ni de son élégante correction. Mais force lui fut de répondre quelque chose aux apostrophes dont le cinglait le colonel.

« Mon colonel, dit-il, je vous expliquerai bientôt, et à votre satisfaction, l'étrange méprise... Je m'engage avec vous... je suis engagé... »

Le colonel ne lui donna pas le temps d'achever sa phrase.

« Que ne parliez-vous plus tôt, jeune homme, fit-il d'un ton radouci. Je veux bien déroger aux traditions et vous accompagner moi-même. Mais je ne renonce pas à savoir dans quel but vous avez osé suivre Mademoiselle Collassier. En attendant, le devoir avant tout... Rompons... »

Il se tourna vers Berthe et vers Cyrille et leur dit d'un ton majestueux : « Venez ! »

Le colonel se coiffa de son képi, se fit apporter son sabre, en boucla le ceinturon par-dessus son dolman, fit passer le vicomte devant lui et sortit de la maison. Berthe et son oncle suivaient, dociles. On se dirigea vers le pont du Baliveau. Tout à coup, le vieux troupié se frappa le front. « Non, pas aux chasseurs, bredouilla-t-il entre ses dents. Aux dragons ; il y a plus d'astique ! »

Ils longèrent la rivière sans dire un mot, sans oser se regarder ; mais le vicomte n'était pas sans inquiétude. Que penserait finalement le cercle des Clarinettes ? Au bout d'une rue déserte, un vaste et maussade bâtiment en briques se montra. C'était une caserne, celle des dragons, car à Port-Léon les deux régiments de la brigade logent séparément. Le colonel doubla le pas, fit signe aux autres de le suivre. Une sentinelle présenta les armes. Le colonel venait de pénétrer dans la vaste cour du quartier.

« Trompette ! » cria-t-il d'une voix de tonnerre.

Le trompette de garde arriva, casque en tête et tout essoufflé. « Trompette, dit le colonel, sonnez-moi au sous-officier de semaine, et au trot ! » Attiré par les sons éclatants du cuivre, le maréchal des logis Boullard ne tarda pas à se montrer.

« Marchal-logis, dit le colonel avec un remarquable calme, voici un engagé volontaire, un *bleu*... Vous me ferez visiter ce clampin par le major, me l'habillerez, me l'incorporez et me le mettez au pansage tout de suite... Approchez, mon garçon, approchez... »

Palourd de Pontaubry s'avança, sans nulle appréhension. Il croyait simplement à quelque innocente farce. La brusquerie toute militaire avec laquelle le sous-officier Boullard s'empara

de lui ne modifia pas son attitude. « Elle est bien bonne ! » pensa-t-il.

La voix du colonel retentit de nouveau dans la cour du quartier.

« Vous verserez cet homme au 5<sup>e</sup> escadron, et qu'on soit sévère pour lui ! C'est une pratique... Faisait la noce à Paris et le désespoir de sa famille... »

— Oui, mon colonel.

— Pas de permission et consigné au quartier jusqu'à nouvel ordre.

— Oui, mon colonel. »

Un quart d'heure après, le vicomte Palourd de Pontaubry qui avait été exempté huit ans auparavant par le conseil de révision de Paris, comparut devant le médecin-major du régiment et fut reconnu « bon pour le service ». Il passa ensuite par le magasin d'habillement, en sortit avec sabre, mousqueton, étui-

musette et sabots, puis, coiffé d'un calot, vêtu de la petite veste et du pantalon de treillis, on le mena droit au bureau du major Laruelle, le terrible commandant du 5<sup>e</sup> escadron, l'escadron des *bleus*.

« Ah ! c'est vous l'engagé ? »

— C'est moi... mais... monsieur...

— Appelez-moi mon commandant, nom d'une gourmète !...

La pomme de terre manquait donc chez vous que vous vous êtes engagé ? Après tout, je m'en bats les flancs... Tenez, l'empoté, voilà votre matricule, 17,642. »

Terrifié, abasourdi, l'ancien « suiveur » ne trouvait pas un mot.

« Eh bien ! prendrez-vous votre matricule, à la fin ? M'avez l'air de sortir d'un joli tonneau, vous ! Etes fichu de faire un dragon comme moi un archevêque... Tenez, votre hure me dégoûte. Allez vous faire couper les cheveux... Au trot ! qu'on le mène chez le perruquier. »

Jean, vicomte Palourd de Pontaubry, sortit de là tondu comme un œuf. De quatre à cinq, il fit du pansage, apprit à tresser les cordons de litière. Le soir, à la cantine, il paya largement sa bienvenue, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir son lit « mis en bateau ». Le lendemain, assouplissement, pansage, manœuvre à pied, présentation au colonel, qui ne trouva que ces mots à dire : « Etes-vous laid en uniforme, mon pauvre garçon ! Et vous suiviez les femmes ! » Au bout de trois jours, équitation, exercice du sabre, garde d'écurie agrémentée d'un coup de pied de cheval. Puis vinrent, drus comme grêle, l'école de peloton et pas mal de jours de *boîte* pour mollesse dans le service, sans parler d'une foule d'autres voluptés. Et toujours consigné !

Le vicomte, maigre comme un clou et laid à faire peur, comptait depuis cinquante-sept jours à l'escadron, lorsque, en arrêtant ses écritures du trimestre, le major commandant le dépôt s'aperçut que les papiers du « bleu » n'étaient pas en règle. Il crut devoir en référer au colonel Collassier. « Qu'on



le renvoie à Paris et qu'on ne me parle plus de cet oiseau ! » répondit le grand chef.

Quelques jours après, le malheureux était rendu à la vie civile, et le colonel recevait le télégramme suivant : « Mon colonel, Mademoiselle Berthe Collassier est charmante, et j'ai l'honneur de vous demander sa main. J'ai trente mille livres de rentes, sans compter mes espérances. — Vicomte JEAN DE PONTAUBRY, ancien engagé involontaire au 37<sup>e</sup> dragons. »

« Il n'est pas rancunier, fit le vieux brave. Ce sera un excellent mari ! »

TANCRÈDE MARTEL.

(Illustrations de Ferdinand Bac).